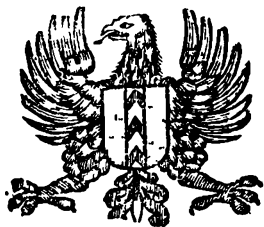


N O U V E A U
J O U R N A L
H E L V É T I Q U E ,
O U
A N N A L E S L I T T É R A I R E S
E T P O L I T I Q U E S
D E l'Europe , & principalement de la Suisse.
D E D I É A U R O I .

O C T O B R E 1780.



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Shakespear. Tome VII & VIII. Paris,*
1780.

Vous voyez avec plaisir, lecteur, le titre de cet article : le nom du grand Shakespear vous promet des beautés originales, & la peinture vivante & vraie de la nature. Vous ne ferez point trompé.

Ce ne sont pourtant pas les chefs-d'œuvres du poète Anglais que vous trouverez dans ces deux volumes : mais n'importe ; l'empreinte de son génie y est encore.

Chacun de ces volumes ne renferme qu'un seul drame ; & ces drames sont encore d'un genre différent de ceux dont nous avons

rendu compte ; ils ressembleront encore moins aux tragédies & aux comédies : ce sont des piéces historiques , ou , sans s'embarrasser le moins du monde d'Aristote & des unités , l'auteur a tout simplement mis en œuvre à sa manière les matériaux que lui fournissait l'histoire de son pays. Rien n'est donc ici de son invention que la forme & l'expression dramatique : il prend les caractères & les événemens tels qu'il les trouve ; il distribue en actes & en scènes la portion de l'histoire d'Angleterre qu'il a choisie ; & il en résulte ce qu'il peut.

Le titre même de ces piéces est singulier ; c'est *la Vie & la mort du roi Jean , du roi Henri , du roi Richard* : quelquefois le regne d'un seul roi , trop rempli d'action , fait le sujet de deux piéces. Ces piéces d'ailleurs se suivent , & forment un ensemble , une espèce de cours d'histoire nationale depuis Jean sans Terre jusqu'à Henri VIII. “ On ne lit point l'histoire , dit le traducteur , on la voit ; „ & , comme il l'observe encore , “ l'unité de héros tient lieu en quelque sorte de l'unité d'action. „

Quoique des piéces de ce genre soient particulièrement intéressantes pour le peuple Anglais , on verra qu'elles ont des beautés qui sont de tous les lieux & de tous les siècles.

Je ne ferai point l'analyse de Richard II. C'est une des plus faibles productions de Shakespeare. Et elle a cependant aussi ses beautés. Elle doit plaire aux âmes compatissantes. Tantôt c'est un jeune & généreux guerrier, condamné à l'exil, qui s'arrache avec douleur du sein de sa patrie ; c'est son père chargé d'années & couvert de cheveux blancs, qui sollicite vainement la grace de son fils : tantôt c'est un monarque détrôné, au malheur duquel, malgré tous ses vices, le poète a su nous intéresser ; c'est une reine infortunée & sensible, qui apprend par hasard la nouvelle déjà publique du désastre de son époux, en écoutant des sous-jardiniers qui s'en entretiennent avec leur maître ; c'est cet homme simple qui, touché de son désespoir, dit, après qu'elle est sortie de son jardin : " Pauvre reine ! . . . Ici est tombée une de ses larmes : je veux y planter une touffe de rhue en mémoire des pleurs d'une reine infortunée. ", De pareils traits n'appartiennent qu'à Shakespear ; c'est la nature dans toute sa touchante simplicité : ils ont je ne sais quel charme secret qui est presque indéfinissable.

Un mot d'un autre genre m'a paru bien faissant dans cette pièce : le voici. " Les consolations sont dans le ciel, & nous sommes sur la terre. „ . . . Combien cette sombre

pensée exprime vivement la douleur concentrée & réfléchie d'un cœur qui s'est fermé à la consolation ! Plus je pense à cette phrase, plus elle me frappe.

Mais c'est *la Vie & la mort du roi Jean* que je voudrais analyser. L'action n'a pas une durée aussi longue que le titre semble l'indiquer ; elle ne dure que dix-sept ans , & n'est pas fort compliquée , au moins pour Shakespear.

Arthur , neveu du roi Jean , a des prétentions sur la couronne d'Angleterre. Sa mere Constance a engagé Philippe , roi de France , à les soutenir : l'archiduc , quoique meurtrier de Richard Cœur-de-lion , aïeul du jeune Arthur , a aussi embrassé sa querelle. L'un & l'autre ont juré de ne poser les armes qu'après avoir mis cet enfant sur le trône de l'Angleterre. Déjà leurs troupes réunies sont campées devant Angers , qui alors appartenait aux Anglais , lorsque tout-à-coup le roi Jean , qui n'y était point attendu , y arrive , après une marche rapide , à la tête de trente mille hommes. On voit sur le théâtre les deux armées en présence : les deux rois confèrent entr'eux , & se menacent réciproquement. On somme les citoyens d'Angers d'ouvrir leurs portes , & de reconnaître ou Jean ou Arthur pour leur souverain. Comme ils refusent absolument de le faire , les deux

partis se disposent à réunir leurs forces pour s'emparer de la ville, avant que d'en venir à la décision de leur différend. Alarmés de cette résolution, les citoyens proposent aux deux monarques un arrangement; c'est que Louis, dauphin de France, épouse Blanche, infante d'Espagne, niece du roi Jean. Cet arrangement a lieu. Le roi Jean donne en dot à sa niece tout ce qu'il possède en France, à la réserve d'Angers. Philippe, trouvant dans ce traité son propre avantage, oublie, comme de raison, les droits & les intérêts d'Arthur: payé pour être parjure, se souviendrait-il de ses sermens?

Lorsqu'on vient apporter à Constance cette accablante nouvelle, elle refuse d'abord de la croire. "Tu t'es mal expliqué; tu as mal entendu, dit-elle à celui que Philippe a chargé de l'en avertir. Réfléchi bien, Recommence-moi ton récit. Cela ne peut pas être: tu dis seulement, *cela est*. Je me flatte que je peux ne pas m'en rapporter à toi. Ton récit n'est que la vaine parole d'un homme vulgaire. Va, je ne t'en crois pas: j'ai le serment d'un roi pour garant du contraire." Et lorsque la tristesse du messager, ses larmes involontaires, ses soupirs, ses regards qui se fixent avec douleur sur le jeune Arthur, confirment la vérité de ses discours: "O mon fils! s'écrie cette mere désolée, que vas-tu devenir?,"

Puis , se retournant vers le député des rois :
“ Homme ! retire - toi : je ne puis supporter ta vue. „ On reconnaît l'injustice ordinaire d'une violente affliction.

“ Calmez - vous , ma mere , je vous en conjure. „ Quel effet ne produit pas ce seul mot de l'innocent Athur ! Quel tendre intérêt , quelle compassion il inspire pour le sort de cet aimable enfant !

On veut conduire Constance auprès des deux rois : elle le refuse avec fierté. Il y a de l'emphase dans sa réponse : mais n'est-ce point une emphase naturelle ? N'est-ce point le langage exalté de l'excessive indignation ?

“ Tu peux partir ; tu partiras sans moi , je n'irai point avec toi. . . Que les rois s'assemblent devant moi , devant la majesté de ma douleur extrême. (*Elle s'assied sur le pavé.*)

C'est ici que je m'affieds avec ma douleur ; voici mon trône : dis à tes rois de venir

fléchir le genou devant lui. „ . . . Dans ce moment ils arrivent , & elle donne un libre

effor à son impétueuse douleur. “ Jour maudit ! Vous vous êtes parjuré , parjuré ! . . .

Arme-toi , juste ciel , arme-toi contre les rois parjures ! Une veuve t'implore à grands cris.

Tiens-moi lieu de mon époux , ciel pitoyable ! . . . La guerre ! la guerre ! plus de paix !

la paix est pour moi plus funeste que la guerre. „ Cet emportement , cette véhémence

mence, cet abandon d'une ame ulcérée, cette folemnité que donne à chaque sentiment une douleur légitime montée à son comble, Shakespear rend bien vivement tout cela. Constance n'a dans cette scene que la dignité d'une mere offensée, & toute la majesté des rois n'est rien devant elle. Il n'y a qu'elle ici de grande. N'est-ce pas là le sublime de la nature ?

Un légat du pape survient ; il intime les ordres de son maître au roi Jean, qui les rejette avec hauteur. Aussi-tôt le légat l'excommunie & le maudit. " O qu'il me soit permis, s'écrie la malheureuse Constance, de mêler un instant mes malédictions à celles de Rome ! Vénérable pere cardinal, scelle & consacre d'un mot mes imprécations. Qui-conque n'a pas éprouvé les affronts & les maux que je souffre, ne peut le maudire autant qu'il le mérite. . . Moi, madame, reprend Pandolphe, (& c'est bien le ton d'un légat) j'ai le pouvoir & le droit de lui donner la malédiction que je lui lance. . . Et moi, replique Constance avec bien plus de dignité, j'ai aussi des droits pour la mienne. „

Le légat impérieux exige de Philippe qu'il rompe à l'instant même l'alliance qu'il vient de jurer avec Jean. Constance se joint à lui pour l'en presser. Louis, son fils, quoiqu'il vienne d'épouser Blanche, s'étonne que son

pere puisse balancer ; il est sourd aux sollicitations de son épouse. Philippe est encore en suspens ; il est retenu par la foi des traités ; il allegue ses sermens. La réponse du légat est belle & remarquable. “ Oh ! commence par t’acquitter envers le ciel du premier vœu que tu as fait au ciel. . . Tout ce que tu as juré depuis , tu l’as juré contre toi-même. . . C’est la religion qui donne la sanction aux sermens : mais toi , tu as juré contre la religion , qui a reçu tes sermens contraires , & tu opposes serment à serment pour garant d’une foi qui n’est plus à toi. Veux-tu savoir quels sermens te sont permis ? Suis cette règle. Jure seulement de ne pas te parjurer. Autrement ne serait-ce pas une dérision que la foi des sermens ? Tu as juré de te parjurer ; & tu mets le comble au parjure en tenant ton serment. „

Le roi se rend à ces raisons ; l’alliance est rompue ; la guerre se déclare ; on en vient aux mains. La France succombe , & le jeune Arthur est fait prisonnier. Le roi Jean , son oncle , choisit le lord Hubert , pour lui en confier la garde : voici la manière dont ils s’entretiennent ensemble.

“ *Le Roi.* O mon cher Hubert ! je te dois beaucoup. . . Mon cher ami ! ton dévouement volontaire vit dans ce cœur qui t’aime , & il s’y conservera. . . Donne - moi la main. . .

J'aurais quelque chose à te dire ; mais j'attendrai quelqu'autre moment plus convenable. . . Par le ciel ! Hubert , je suis presque honteux de dire à quel point je t'estime & te chéris.

H. J'ai bien de l'obligation à votre majesté.

Le Roi. Mon bon ami , tu n'as encore aucune raison de me répondre ainsi ; mais tu l'auras un jour. . . J'aurais une chose à te dire. . . Mais laissons-la. . . Le soleil luit au haut des cieux. . . Si ce lieu où nous sommes était rempli de tombeaux , & que tu fusses obsédé de sombres chagrins. . . ou bien , si tu pouvais me voir sans yeux , m'entendre sans oreilles , & me répondre sans voix , par la pensée seule & sans emprunter le son des paroles qui me blessent & m'importunent , alors , malgré l'œil radieux & vigilant du jour , je verserais dans ton sein mes secretes pensées. . . Mais non , je ne veux pas le faire. . . Cependant je t'aime bien ; & sur ma foi , je crois que tu m'aimes aussi.

H. Assez pour entreprendre tout ce que vous me commanderez , dût ma mort suivre l'action. Oui , par le ciel , je le ferais.

Le Roi. Eh ! ne fais-je pas bien que tu le ferais ? Hubert , bon Hubert , mon cher Hubert , jette les yeux sur cet enfant. (*Montrant Arthur.*) Je vais te dire ce que c'est. C'est un serpent sur mon chemin ; & par-tout

où je porte mes pas , par - tout je le trouve devant moi. M'entends - tu ? Tu es son gardien. . .

H. Et je le garderai si bien qu'il ne pourra jamais nuire à votre majesté.

Le Roi. Mort !

H. surpris. Seigneur ? . . .

Le Roi. Un tombeau !

H. Il ne vivra pas.

Le Roi. C'est assez. Je puis être joyeux à présent. Hubert , je t'aime : mais je ne veux pas te dire ce que je prétends faire pour toi. Souviens-toi. . . »

N'admirez-vous pas ce profond développement du cœur humain ? Quelle vérité dans cette scène ! Avec combien d'embarras , de timidité , de précautions , de détours , un roi demande un crime à un subalterne qui lui est tout dévoué , & dont la figure sinistre (car c'est le cas d'Hubert) semble annoncer qu'il est capable de tout ! Comme il le sonde ! Comme il le caresse ! Comme il l'amorce par l'appât d'une récompense proportionnée au service ! Encore-ose-t-il à peine parler ; il ne dit qu'un mot. . . Et cependant le poète peint l'intéressant Arthur qui , rempli de la sécurité de l'enfance & ne soupçonnant point l'affreux danger qui le menace , n'est sensible qu'à une seule douleur. " Oh ! cette séparation fera mourir ma mere de chagrin. »

En effet, Constance est désespérée. En vain Philippe essaie de la consoler. “ Non, s’écrie-t-elle, non, je ne veux ni conseils, ni consolations; je ne veux que ce qui met fin à tous les conseils, [a] la seule & véritable consolation des malheureux, la mort, la mort ! O mort pleine de charmes à mes yeux ! fors du sein de la nuit éternelle ! viens à moi ! . . . , Et lorsque le légat lui reproche que ses plaintes amères sont *de la folie & non pas de la douleur*, avec quelle force elle lui répond : “ C’est un crime à toi de me démentir ainsi. Non, je ne suis pas insensée ! Ces cheveux que j’arrache sont les miens ; mon nom est Constance ; j’étais l’épouse de Geoffroi ; le jeune Arthur est mon fils, & je l’ai perdu. . . Non, je ne suis pas insensée ! Mais plutôt au ciel que je le fusse ! Car alors je m’oublierais moi-même. Oh ! si je pouvais m’oublier, de quel chagrin je perdrais le souvenir ! Si j’étais insensée, j’oublierais mon fils ; ou dans ma folie je ne verrais en lui qu’un enfant étranger & indifférent pour moi. . . Ah ! je ne suis pas insensée, & je ne fais que trop bien la dis-

[a] Ce trait me paraît bien naturel. Excédé des conseils que chacun se croit en droit de lui donner, l’affligé aime aussi la mort en ce qu’elle met fin à tous ces importuns & ennuyeux conseils.

férence de ces deux calamités, de la folie & de ma perte. Mon cher fils, mon pauvre enfant est captif ! „ Elle s'afflige ensuite de ce que, lors même que la religion lui donnerait le consolant espoir de revoir un jour son fils dans le ciel, elle ne l'y reconnaîtra point. Le chagrin rongeur aura flétri les roses de son teint, effacé ses graces, défiguré ses traits charmans : ce ne fera plus *son joli enfant, son cher Arthur*.

Déjà auparavant, quand Philippe avait abandonné la cause d'Arthur, Shakespear fait tenir à Constance un langage assez semblable. Si son fils était laid, contrefait, disgracié de la nature, elle ne s'affligerait pas de son sort; elle ne l'aimerait pas.

M. Sherlock admire ce trait; il a vu dans ses voyages une mere pleurant son fils exprimer le même sentiment. Mistress Griffith est charmée de l'épithete de *joli*; elle en appelle aux cœurs des meres. . . Il est pourtant des meres qui refuseront de reconnaître ici le langage de la nature; mais peut-être fera-ce parce que leur affection pour leurs enfans est encore plus raisonnable que naturelle.

Quoi qu'il en soit, le légat qui, peut-être un peu par état, [a] est choqué de cette

[a] *Par état ? . . .* Oui. Je ferais fâché de ca-

dernière idée, reprend avec sévérité : “ Vous êtes obstinée dans votre chagrin à un excès qui devient haïssable. . . Il me parle, s’écrie à ces mots Constance indignée ; il me parle, lui qui n’a jamais eu de fils ! „ Je n’ai pas besoin de faire observer la sublimité de ce trait. Pandolphe, sans en être frappé, continue sa censure : “ Vous êtes aussi amoureux de votre douleur que de votre fils. „ A ce reproche favori des gens froids & précheurs, Constance répond en affligée, en mere : “ Oui, ma douleur me tient lieu de mon fils ; elle remplit tous les lieux où je voyais mon fils ; elle me suit comme lui, & m’accompagne par-tout ; elle me le montre

lonnier les ecclésiastiques ; ce sont les ministres de la religion. Mais il est bien rare qu’ils ne mettent pas dans leurs consolations trop de sévérité. Souvent ils prescrivent la résignation comme un devoir, quand il faudrait se contenter de l’offrir comme un remède. Rarement attendent-ils assez patiemment l’heure favorable, & *molliora tempora fandi*. Quelques-uns même prennent, comme Pandolphe, le ton irritant du reproche. . . M’est-il permis d’espérer qu’on ne me saura pas mauvais gré d’une remarque qui, lors même qu’elle porterait à faux, peut être encore utile à ceux qui en font les objets ? Serait-ce manquer aux égards qu’on leur doit que de vouloir leur aider à faire le bien ?

avec tous les traits charmans ; elle me fait entendre les sons de sa voix , & me répète ses paroles ; elle rappelle à ma mémoire tout ce qu'il avait de graces & de charmes. Et chaque fois que je rencontre ses vêtemens , elle en revêt le fantôme de mon fils ; je crois le voir encore. J'ai donc raison de chérir ma douleur. . . Ah dieu ! si vous aviez fait la même perte que moi , je vous consolerais mieux que vous ne me consolez. . . Je ne veux plus conserver ces ornemens arrangés sur ma tête, [a] quand le désordre est dans mon ame. (*Elle arrache ses ornemens de tête.*) O Dieu ! mon enfant ! mon Arthur ! mon cher fils ! ma vie ! ma joie ! mon soutien ! mon univers ! l'appui de mon veuvage ! la consolation de tous mes maux ! (*Elle sort avec les signes du désespoir.*) „

Qu'on me reproche , si l'on veut , de ne faire qu'entasser citations sur citations. Il est vrai que dans ces extraits de Shakespear je mets bien peu du mien : je me repose , & ne fais presque que copier. Mais que dirais-je ,

[a] Phedre tient le même langage dans son délire. Qui ne fait par cœur ces beaux vers :

*Que ces vains ornemens , que ces voiles me pesent !
 Quelle importune main , en formant tous ces nœuds ,
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
 dont*

dont une page entière valût une seule ligne de Shakespear ? Ici , par exemple , n'avez-vous pas entendu les vrais accents de la douleur ? Ne vous ont-ils point ému ? Cet attendrissement qui succede au premier emportement d'une ame troublée , ce détail de circonstances , toutes ces exclamations tumultueuses , tout cela n'a-t-il pas ouvert , pour ainsi dire , sous vos yeux le cœur d'une mere désespérée ? Voudriez-vous que j'eusse retranché un mot ?

Pandolphe réussit mieux à consoler Philippe & Louis consternés de leur défaite , qu'il n'avait réussi à consoler Constance. Il prévoit que la victoire du roi Jean lui deviendra fatale à lui-même ; que , maître de la personne d'Arthur , il voudra attenter à sa vie ; qu'il aliénera ainsi les cœurs de ses sujets , & que son royaume plein de trouble & de discorde sera aisément conquis.

Revenons à Arthur , & recommençons à copier : car comment ne pas copier ? Hubert se prépare à crever les yeux de cet enfant. A son signal , des bourreaux doivent entrer dans l'appartement , lui apporter un fer rouge & lier la malheureuse victime. Ils ne se présentent qu'avec répugnance à ce cruel ministère. “ J'espère , dit l'un d'eux , qu'en agissant par votre ordre , nous ne serons pas comptables de l'action. ” Quand ils sont

fortis, Hubert appelle Arthur. " Jeune enfant, approchez ; j'ai à vous parler.

A. Bonjour, Hubert.

H. Bonjour, petit prince.

A. Aussi petit prince qu'il est possible de l'être avec des titres pour être un grand prince... Vous êtes triste.

H. En effet, j'ai été plus gai.

A. Eh mon dieu ! je croyais que personne ne devait être triste que moi. . . . Si j'étais hors de prison & réduit à garder les moutons, je serais gai tant que le jour durerait. Et je le serais même ici, sans le soupçon où je suis, que mon oncle cherche à me faire encore plus de mal. Il me craint, & je le crains aussi. Est-ce donc ma faute, si je suis fils de Geoffroi ? Non, sûrement, ce n'est pas ma faute ; & plutôt à Dieu que je fusse votre fils, Hubert ! car vous m'aimeriez. »

Ce babil enfantin & affectueux inquiète Hubert ; il craint de se laisser toucher ; il va se hâter, lorsqu'Arthur reprend la parole : " Etes-vous malade, Hubert ? Vous êtes pâle aujourd'hui... En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, afin de veiller toute la nuit assis auprès de vous... Hélas ! je suis sûr que je vous aime plus que vous ne m'aimez. „

Hubert, de plus en plus attendri, laisse couler une larme ; mais il ne succombe pas

à la pitié, & donne à lire à l'innocent Arthur l'ordre féroce de son oncle. L'enfant est saisi d'effroi. "Quoi ! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge ?

H. Oui, jeune enfant, il le faut.

A. Et vous le ferez ?

H. Et je le ferai.

A. En aurez-vous le cœur ? . . . Quand vous aviez seulement un léger mal de tête, je ceignais votre front du plus beau voile que j'eusse. Une princesse l'avait tissé pour moi, & je ne vous l'ai jamais redemandé. Au milieu de la nuit, votre tête reposait sur mes mains ; assidu & vigilant autour de vous, j'étais sans cesse à vous demander : *Hubert, que vous manque-t-il ? où est votre mal ? que puis-je faire pour vous ?* . . . Croyez, si vous voulez, que mon amour n'était qu'artifice, & traitez-le d'hypocrisie ! Croyez-le, si vous voulez ! . . . Si c'est la volonté du ciel que vous me maltraitiez si cruellement, il faut bien que vous le fassiez. . . Quoi ! vous m'arracherez les yeux ? ces yeux qui ne vous ont jamais regardé, qui ne vous regarderont jamais que pour vous sourire !

H. J'ai juré de le faire ; & il faut que je vous les brûle avec un fer chaud.

A. Oh ! si un ange était venu me dire qu'Hubert allait me brûler les yeux, je n'aurais pas voulu le croire, je n'aurais cru qu'Hubert. »

B ij -

L'inflexible Hubert frappe du pied ; les bourreaux entrent. A leur aspect , l'enfant épouvanté demande avec instance qu'ils se retirent , & promet de ne pas faire la moindre résistance. A cette condition , Hubert les renvoie , & ils se retirent , *bien contents* , disent-ils , *d'être dispensés de cette barbare exécution.*

Resté seul avec Hubert , Arthur essaie encore de le fléchir. Pendant qu'ils contestent , le fer se refroidit , les charbons s'éteignent. Hubert cede enfin : après ce long combat , l'innocence désarmée triomphe ; la pitié l'emporte. " Vis & vois ! dit-il à l'enfant. Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors que possède ton oncle. . . Cependant j'avais juré , & je l'avais résolu , de te crever les yeux avec ce fer.

A. Ah ! maintenant je reconnais Hubert en vous : auparavant vous étiez déguisé. »

Que de beautés dans cette scène , & toutes simples & naturelles ! Joas devant Athalie est-il plus intéressant ? Joas est à peine un enfant , tant il est un enfant merveilleux , le rejeton des rois , l'espoir de la nation. Arthur n'est absolument qu'un enfant ; il n'intéresse que comme un enfant aimable & caressant ; on oublie qu'il est prince pour ne voir en lui que la faiblesse , l'innocence & les graces naïves de l'enfance : il a bien

moins de soutiens que Joas, & sa situation est bien plus critique encore. Il y a plus de dignité sans doute dans le poëte Français; mais il y a plus de naturel dans le poëte Anglais.

Cependant Hubert a répandu la nouvelle de la mort d'Arthur, & le peuple & la noblesse en sont remplis d'indignation contre le roi Jean. Celui-ci à son tour s'irrite contre Hubert, & lui reproche la lâche promptitude avec laquelle il a exécuté ses ordres. S'il eût été moins vile; s'il n'eût pas offert sur son visage les traits d'un homme désigné par la nature pour servir d'instrument au crime; s'il eût opposé un seul mot, un signe, un regard de doute, un silence de surprise au desir sanguinaire que son roi osait à peine former!... Mais il n'a fallu qu'articuler à demi-voix quelques mots interrompus: " & toi, tu cours aussi-tôt, sans scrupule, massacrer un prince!

H. étonné. Seigneur?...

Le Roi. C'est ta main qui l'a massacré. Je pouvais avoir des raisons de le souhaiter mort; mais toi, tu n'en avais aucune de le tuer.

H. Aucune, seigneur? N'est-ce pas vous-même qui me l'avez ordonné? »

Hubert prend enfin le parti de déclarer au roi qu'il n'a point obéi. Quoi que semble

annoncer sa physionomie , *il a l'ame trop belle* pour être le bourreau d'un enfant innocent. Le voilà bien fier d'avoir succombé à la pitié , contre laquelle il s'est si long-tems défendu. On a vu combien il s'en est peu fallu qu'il ne consommât le crime dont il se glorifie maintenant d'être incapable , & dont il se croit en effet incapable. Ce trait est de la plus grande vérité : c'est ainsi qu'on se juge.

Dans le tems qu'on se hâte de répandre la nouvelle qu'Arthur est vivant , ce jeune prince , inquiet de son sort & ennuyé de sa captivité , tente de franchir les murs de sa prison : il se précipite & se brise les membres.

Ce déplorable objet frappe les regards des lords mécontents au moment même où le roi les faisait appeler auprès de lui. Saisis d'horreur , c'est à lui qu'ils attribuent l'assassinat d'Arthur : ils n'écoutent pas les protestations d'Hubert , & les larmes qu'il donne à la mort de cet aimable enfant leur paraissent feintes.

Ainsi ils suivent le projet de révolte que l'indignation leur avait suggéré , & vont se joindre à Louis , dauphin de France , qui a débarqué en Angleterre avec une armée.

C'est une belle scène que celle où ces généreux lords , en promettant d'être fideles à Louis , témoignent avec combien de regret ils font une semblable démarche. Voici les nobles sentimens que le poete prête au lord

Salisbury , le premier d'entr'eux. " O avec quelle douleur je tire cette épée pour faire des veuves dans mon pays , où l'honorable devoir de défendre sa liberté appelle à grands cris le nom de Salisbury ! Qu'il est triste pour nous , ô mes amis que je vois partager ma douleur , d'être nés pour voir ce déplorable jour ; & mêlés dans les rangs de bataillons ennemis de notre patrie , de fouler sous nos pieds son sein maternel , unis & confondus ! ... Oh ! j'ai besoin de me retirer à l'écart & de pleurer sur la honteuse nécessité qui nous y force ... confondus avec la noblesse d'une terre étrangère , & suivant des drapeaux inconnus ici ! ... Quoi ! ici ? ... ô ma patrie ! , ... Le dauphin , pénétré d'admiration , s'émeut : il est touché de ce respect pour la patrie , de cette agitation d'une belle ame , de ces pleurs mâles & généreux , si honorables pour celui qui les répand , & dont la source pure est au fond d'un cœur vertueux.

Les affaires du roi Jean étant presque désespérées , il a recours au légat , lui remet sa couronne , & la reçoit de nouveau de ses mains , en se reconnaissant vassal du pape. Alors Pandolphe s'intéresse pour lui. Il se flatte de conjurer aisément la tempête qu'avait , dit-il , excitée son souffle.

Il se trompe ; & en général on ne calme pas ainsi à son gré l'orage , quoiqu'on l'ait

fait naître : *Neque audit currus habenas.* Louis refuse d'écouter Pandolphe & de retourner sur ses pas. " Cardinal, répond-il fièrement, je suis né trop grand pour me laisser faire la loi. L'incendie est trop embrasé maintenant pour pouvoir être éteint par le faible souffle qui l'a excité. . . „ On peut voir dans ce tableau ressemblant tout l'esprit des éternels débats du sacerdoce & de l'empire.

Enfin on en vient aux mains, & le théâtre redevient un champ de bataille. Les Français ont quelque supériorité; & le roi Jean, dévoré par une fièvre ardente & consterné de son désastre, cherche un asyle dans une abbaye voisine. Là, un moine l'empoisonne, & on l'apporte sur le théâtre, où il expire consumé de tous les feux de la fièvre & du poison, entre les bras du prince Henri son fils & l'héritier de sa couronne.

Mais les lords Anglais, avertis d'un complot formé contr'eux, [a] sont rentrés sous l'obéissance de leur roi. De plus, un convoi qu'attendait le dauphin, s'est perdu dans les

[a] Que ce complot atroce soit réel, ou non, c'est l'affaire des historiens. Les Anglais l'affirment; les Français crient à la calomnie, & je crois qu'ils ont raison. Mais qu'importe à la piece de Shakespear ?

ables : enforte qu'il a chargé le légat , d'abord si mal reçu , d'offres de paix très - honorables.

Ici finit la piece : car le roi Jean est mort. Ainsi, lors même que tout serait encore plus embarrassé , le poëte nous laisserait là , sans rien terminer. C'est bien de dénouement qu'il se soucie ! Son héros mort , sa tâche est remplie.

La mienne ne l'est pas. Je n'ai fait encore que rassembler sous les yeux du lecteur les événemens principaux , sans avoir égard à la division en actes & en scènes , écartant tout ce qui aurait ou partagé ou diminué l'intérêt.

Maintenant il faut revenir sur mes pas , & faire connaître encore un personnage original , que Shakespear ramène incessamment , dont il se sert pour égayer son drame , & dont on voit qu'il a travaillé le rôle avec complaisance. C'est un bâtard de Richard Cœur-de-lion ; & son caractère est un mélange bizarre de qualités & de défauts , dont on ne fait presque comment définir & juger l'ensemble : du courage & de la franchise ; & en revanche de la féroceité , de la grossièreté , de la brutalité ; de l'honneur , sans principes ni de mœurs ni de religion ; de l'esprit & de la gaieté qui s'expriment toujours d'une manière sauvage & rude. . . Quelqu'ori

ginal que soit ce caractère, on ne dira certainement pas qu'il soit hors de la nature.

Dès la première scène où il paraît, tout son caractère se développe. Il vient réclamer sa part de l'héritage de sir Robert Faulconbridge, mari de sa mère : mais il se met fort peu en peine de prouver sa légitimité, parle avec beaucoup de mépris du vieux sir Robert, & bénit burlesquement le ciel de ne pas avoir le moindre trait de sa triste figure.

Aussi-tôt qu'il est reconnu fils naturel de Richard, & créé chevalier par le roi, il renonce avec joie à ses prétentions, cède tout sans regret, & s'applaudit de la faute de sa mère. . . Il la rencontre, & la remercie du père qu'elle lui a donné. " Tous conviendront que, si le jour que Richard m'engendra, vous lui aviez dit *non*, c'eût été un crime. Quiconque respire & osera avancer que vous fîtes une faute au moment où je fus conçu, j'envoie son âme aux enfers. J'ai renié le nom de Faulconbridge d'un cœur aussi sincère que je renie Satan. Venez, madame, je veux vous présenter à mes parens. „

Voilà quel est le personnage favori de Shakspeare. Il suit le roi Jean en France ; il est devant Angers ; il mêle ses plaisanteries aux entretiens sérieux & aux menaces des deux monarques. Le roi Jean dit-il, par exemple : " J'amène avec moi trente mille Anglais

pleins de cœur „ . . . il l'interrompt pour ajouter , “ tant bâtards que légitimes. „ Et quand le roi de France répond qu'il leur opposera tout autant d'hommes aussi bien nés : “ parmi lesquels , s'écrie-t-il aussi-tôt , font aussi des bâtards. „

Quand les citoyens d'Angers déclarent qu'ils n'ouvriront pas leurs portes , ils le font en ces termes : “ La mer en courroux n'est pas plus sourde , les lions si intrépides , les monts & les rochers si immuables ; la mort , non , la mort même , n'est pas si inflexible dans sa fureur homicide , que nous dans le dessein de fermer & de défendre cette cité. „

Toute cette emphase déplait au bâtard. “ Vraiment , voilà un ouragan capable de faire trembler les morts dans leurs linceuls ! Quelle bouche foudroyante ! Elle vomit le trépas , les montagnes , les rochers & les mers. Cet orateur vous parle aussi familièrement de lions rugissans qu'une fille de treize ans de son épagneul. Quel est le canonnier [a] qui a engendré ce rodomont?... Je suis un peu surpris que Shakespear se

[a] Il n'y avait de ce tems-là ni canons , ni canonniers. Mais ce n'est pas à des fautes de ce genre qu'il faut prendre garde dans un auteur tel que Shakespear.

moque si fort de l'emphase, qui est le vice ordinaire de son style.

Nous avons dit que l'archiduc avait été le meurtrier de Richard. Le bâtard l'a en horreur, l'insulte, le menace, le provoque sans cesse & ne respire que la vengeance. Pendant la bataille il vient sur le théâtre, la tête de l'archiduc à la main. "Tête de l'archiduc, repose ici, ,, dit-il en la posant à terre, & il revole au combat.

Il s'était indigné de ce que les rois, séduits par l'intérêt, violaient leurs sermens : mais il avait soupçonné que, si l'intérêt venait à lui sourire, il pourrait fort bien agir comme eux. . . Il avait eu raison : car lorsque Jean, irrité contre le pape, lui donna la commission de piller les biens de l'église, il l'accepta avec empressement. "Une cloche, un livre, un cierge ne me feront pas reculer, dit-il avec l'espece d'enjouement qui lui est ordinaire, quand l'éclat de l'argent & de l'or m'invitera à avancer. ,,

Voulez-vous le voir plus à son avantage ? Quand le cadavre d'Arthur s'offre à ses yeux, il tombe dans une profonde rêverie : puis il en sort par cette exclamation qui a, selon moi, quelque chose de bien sombre & de bien sublime, sans cesser d'être dans son caractère : *Ah, le bon, le charmant univers que le nôtre !* Je ne saurais exprimer, ni tout

le plaisir, ni la singulière espèce de plaisir que me fait ce mot.

Il s'adresse ensuite à Hubert. « Avez-vous connaissance de ce beau chef-d'œuvre? . . . Sans aucun espoir de miséricorde du ciel, tout immense, tout infinie qu'elle est, l'enfer est ton partage, Hubert, si c'est toi qui as frappé ce coup mortel.

H. Daignez seulement m'écouter.

Le B. Ah! je te le répète, tu as la première place dans le fond des enfers. Non, point de damné, rien de si noir que toi. Tu descendras plus avant dans l'abyme que le prince des démons. L'enfer n'a point d'habitant si hideux que tu le feras, si c'est toi qui as massacré cet enfant.

H. Sur mon ame! . . .

Le B. Si tu as seulement consenti à cette action barbare, renonce à l'espérance. . . Je te soupçonne violemment. ,,

On pensera ce qu'on voudra de cet étrange caractère; je ne veux en faire ni l'apologie, ni la critique: je n'ai eu d'autre but que de montrer comment le poète s'en sert, & de faire connaître le goût anglais.

Mais au moins faut-il convenir que, si ce caractère n'est pas tragique, (& encore une fois, ce ne sont pas ici des tragédies) il est théâtral & dramatique; qu'il est d'après nature; qu'il est original; qu'il est imaginé avec

génie & soutenu avec force. C'est bien Shakespear.

On comprend avec quelle indignation ce bizarre héros voit son roi s'humilier aux pieds d'un légat, & demander la paix par sa médiation... A qui? "A des Pygmées armés, à une troupe de jeunes adolescents, dont il châtiéra aisément l'audace enfantine. Il se moque de cette mascarade militaire. C'est avec un fouet qu'il faut chasser de l'Angleterre cette bande étourdie d'enfans amentés.,,

Dans la bataille, c'est un lion; les ennemis le rencontrent par-tout. . . Et il pense à tout. C'est lui qui fait dire au roi Jean de mettre sa personne en sûreté.

Dès que le combat est terminé, il se rend auprès du roi, le trouve expirant, reçoit son dernier soupir, & dans le même instant songe à tout préparer pour faire une vigoureuse défense, pour rétablir les affaires, pour se venger de la France.

Quelquefois Shakespear se sert heureusement de ce personnage. Des images pleines d'énergie, avec toute leur rudesse, ne choquent point dans ce rôle; elles y font même à leur place. Telle est celle-ci, dont le traducteur fait remarquer la sauvage beauté. "L'ambition va déchirer à belles dents cette superbe monarchie. Maintenant, pour arracher cet os nu & décharné de la souverai-

neté, la guerre, comme un dogue furieux, hérissé sa crinière irritée, & repousse en grondant l'aimable & douce paix. »

On trouve dans tout ce rôle beaucoup d'images frappantes de ce genre. On en trouve aussi quelques-unes dans le reste de la pièce : les remparts d'Angers, par exemple, sont nommés *une ceinture immobile de pierres*, &c. En général, c'est assez là le goût poétique de Shakespear : c'est ainsi, du moins assez souvent, que les amans & les maîtresses s'entretiennent dans ses pièces, & ce n'est pas là son beau côté.

Mais quelle foule de beautés rachetent ce défaut ! Ainsi, dans un désert inculte, où l'art ne pénétra jamais, le voyageur ne trouve ni aménité, ni grace, ni délicatesse : mais la nature, abandonnée à elle-même, y déploie toute sa variété, toute son énergie : elle y est sublime, comme elle ne l'est point ailleurs ; mais c'est là que vous retrouverez aussi toute sa rudesse, tous ses caprices, tous ses écarts. Voilà Shakespear... Avec quelle impatience j'attends l'occasion de parler encore de Shakespear !... En lisant ses pièces, je les admire : en en faisant l'extrait, je les admire encore davantage. Plus j'en médite les beautés, plus elles me frappent & m'étonnent : il faut relire, il faut réfléchir, pour sentir tout le prodigieux mérite de ce scrutateur du cœur humain. C.

II. *Lettres physiques & morales sur l'histoire de la terre & de l'homme, &c. par J. A. DE LUC, citoyen de Geneve, &c. A la Haie, chez Detune; & à Paris, chez la veuve Duchesne, 1779, 5 tomes en 6 vol. grand in-8°.*

SUSPENDONS l'analyse de M. de Saussure, & rendons compte très-succinctement de cet ouvrage vraiment important & philosophique d'un autre Genevois, qui entreprend aussi, après trente ans d'observations, de rendre raison à sa maniere de l'état actuel de notre terre.

J'observerai ici en passant combien de *scrutateurs des secrets de la nature* Geneve peut se glorifier d'avoir produits, & tous d'un mérite distingué. MM. Bonnet & Trembley, M. le Sage, MM. de Luc & de Saussure, ne feront pas oubliés de la postérité. Ils ont répandu dans leur patrie le goût de l'histoire naturelle; de jeunes observateurs se sont formés sous eux, les ont suivis dans leurs voyages, ont répété & quelquefois même rectifié leurs expériences. Entre ces jeunes gens on distingue sur-tout M. Marc Pictet, dont MM. de Luc & de Saussure s'accordent à parler avec les plus grands éloges. D'après ce qu'ils en disent, on peut s'attendre à le
voir

voir quelque jour les égaler , & peut-être les surpasser , ou du moins reculer encore les bornes de la science qu'ils cultivent avec tant de succès. . . . Mais venons à l'ouvrage de M. de Luc.

En l'annonçant , mon but n'est pas de dispenser personne de le lire : quiconque s'est occupé de ces sortes de discussions aurait tort d'en négliger la lecture. Elle n'est pas , il est vrai , aussi amusante que celle d'une comédie ou d'un roman ; elle exige de l'application , & n'est pas faite pour ceux dont l'attention , comme s'exprime quelque part M. Bonnet , est *tombée en paralysie* faute d'exercice. Il faut avouer d'ailleurs que son style est embarrassé , diffus , négligé , qu'il se répète quelquefois , que les idées ne sont pas présentées dans cet ordre qui les éclaire : mais on peut bien acheter par quelques léggers désagréments de ce genre le plaisir d'une instruction solide.

Je dis *solide* , parce que c'est ici à mon gré le grand mérite du livre de M. de Luc. Sa marche est lente , mais sûre : il raconte en détail ce qu'il a vu , mais il voit bien : il réfute longuement , mais complètement : tout ce qu'il explique , il l'explique bien : tout ce qu'il discute , il le discute à fond. S'il tire une conséquence qui ne soit que probable , il ne la donne que pour probable ; il la

distingue avec soin des faits qui sont certains? En un mot, il écrit en philosophe, parce qu'il pense en philosophe... Mais écrire en philosophe, est-ce un mérite de style? L'homme circonspect qui pense à tout, qui veut toujours exprimer la chose précisément comme elle est, qui cherche à prévenir toutes les objections, à ne pas laisser la moindre obscurité dans ce qu'il dit, aura-t-il un style rapide & brillant?

Quand on est philosophe, comme l'est M. de Luc, on doit être chrétien. Et M. de Luc est chrétien. Dès l'entrée il en prévient ses lecteurs : il les avertit que ses observations sur la théorie de la terre s'accordent parfaitement avec le récit de Moïse; que, s'il les publie, c'est sur-tout parce qu'elles viennent à l'appui du système de la révélation, qu'on a cru renversé, insoutenable, incompatible avec les phénomènes. Ainsi, que l'incrédule soit sur ses gardes, puisqu'il fait à l'avance où on veut le conduire.

Au reste, comme *l'histoire de la terre & de l'homme* tient, pour ainsi dire, à tout, cet ouvrage est rempli de discussions intéressantes sur toute sorte de sujets. Tantôt il s'agit des défrichemens & des principes selon lesquels il faut les diriger pour qu'ils soient utiles; tantôt du bonheur qui se trouve dans les classes inférieures de la société; tantôt de

la bonté naturelle à l'homme, qu'il conserve jusque dans les pays les plus décriés & les plus suspects, où M. de Luc a voyagé sans défense & sans défiance, & n'a jamais eu à se plaindre de personne, tandis que le voyageur armé & défiant n'y obtient rien qu'à la pointe de l'épée. Que penser, après cette expérience, de l'odieux proverbe qui dit que *la défiance est la mere de la sûreté*? C'est précisément le contraire.

D'autres fois, ce sont quelques matieres de physique que l'auteur éclaircit & discute en passant: il explique, par exemple, très-bien la cause de la pétrification; il traite d'une maniere satisfaisante la question de l'origine de la chaleur, & montre qu'il est très-vraisemblable qu'elle n'est occasionnée que par l'action des rayons du soleil sur un fluide particulier.

Mais il faut lire tout cela dans l'ouvrage même. Je me bornerai à exposer ici le plus brièvement qu'il me sera possible le système de M. de Luc.

D'abord la terre que nous habitons aujourd'hui fut autrefois un fond de mer. Tout le prouve: nos montagnes calcaires, formées par lits paralleles, sont évidemment l'ouvrage des eaux; les coquillages marins, qui s'y trouvent en abondance, ne sauraient être qu'un dépôt de la mer.

Ce n'est pas une retraite lente, successive & insensible des eaux, qui a découvert la surface de la terre ; c'est quelque grande révolution, qui en a découvert à la fois toutes les parties, & depuis laquelle il n'y a plus aucun changement sensible. Je ne rapporterai pas ici les preuves de cette assertion : il suffira de dire qu'elles sont convaincantes. M. de Luc réfute complètement à mon gré tous les systèmes où l'on veut rendre raison de l'état présent de notre globe par l'action lente & graduelle d'une cause quelconque : il montre clairement l'insuffisance & l'in-vraisemblance de toutes ces explications. Il emploie beaucoup de tems à l'examen de ces systèmes, avant que de proposer le sien ; & ce tems n'est pas perdu pour ses lecteurs : car non-seulement ils voient par-là que le grand problème de la nature n'est point encore résolu, & qu'ainsi il faut avoir recours à quelque nouvelle hypothèse : mais sur-tout ils voient que ces systèmes, assez généralement reçus de nos jours, ne sont pas moins contraires aux principes d'une saine physique qu'à la révélation. Il en résulte donc que, lors même que le système de M. de Luc ferait aussi peu vraisemblable que tous les autres, la révélation n'en ferait pas moins à l'abri. Et j'en suis bien aise ; car, à mon avis, M. de Luc réfute bien plus solidement les

systèmes des autres naturalistes qu'il n'établit le sien propre : chose au reste très-ordinaire aux philosophes , & à laquelle on doit s'attendre en pareille matière.

Cette révolution , quoiqu'elle ait découvert à la fois toute la surface de nos continents , a pourtant eu ses degrés ; elle a duré quelque tems : ce n'a pas été une *débacle* ; car on ne voit pas que rien ait été bouleversé.

Enfin , il n'y a sûrement pas des centaines & des milliers de siècles que cette révolution s'est faite : cela me paraît bien prouvé. La couche de terre végétale qui recouvre le sable des bruyères est encore si mince , que quatre mille ans semblent être un tems trop long pour sa formation. La race des hommes est si peu multipliée que dans les pays même les plus peuplés il reste encore des terrains incultes. Les atterrissemens des fleuves , quoique sensibles d'année en année , n'ont fait au continent que des adjonctions bien peu considérables. Presque rien n'est encore arrivé à cet état stable , auquel tout tend à parvenir. Cette dernière idée est assez intéressante pour mériter un peu plus de développement.

A entendre la plupart de nos naturalistes , il ne doit jamais y avoir pour notre terre un état de repos ; ils ne nous annoncent que révolutions sur révolutions. Les mers de-

viendront des terres , & les terres redeviendront des mers ; les monts , détruits par le tems , feront rabaisés au niveau des plaines , & les fleuves qui en coulent tariront. M. de Luc a un système bien plus satisfaisant & bien plus vraisemblable.

La mer ne change point de niveau ; elle ne menace point la terre d'une irruption destructive. Si en quelques endroits elle ronge encore ses rivages , cela vient uniquement de la nature du terrain : tôt ou tard elle trouvera un terrain plus propre à lui servir de rivage , & elle ne le rongera plus : elle tend à se former un lit invariable.

Si les eaux entraînent quelques débris des monts , la mousse qui croît sur leurs sommets , la couche de terre végétale qui s'y forme insensiblement , les plantes , les arbustes , les arbres enfin qui les couvrent , reparent cette perte , & l'équilibre se maintient. Il se fait des éboulemens ; mais ce qui s'éboule forme aux pieds des montagnes un talut qui leur sert de rempart , que recouvre aussi la végétation , & qui prend ainsi de la consistance. Qu'arrivera-t-il donc avec le tems ? Ces éboulemens cesseront : les montagnes se seront abaisées , mais peu ; leur pente se fera adoucie ; elles pourront être cultivées jusqu'au sommet.

En général , M. de Luc voit en beau. Dans

les classes inférieures de la société, il trouve dès maintenant plus de jouissances que de peines & de privations : dans l'avenir, il découvre des améliorations. Encore quelques milliers d'années, & tout ira bien ; le monde sera couvert d'hommes heureux.

Quoi qu'il en soit de cette idée au moral, il me semble qu'au physique elle est vraie, & qu'en effet la terre deviendra une habitation toujours de plus en plus commode pour les hommes. Je comprends que c'est pour l'homme que travaillent ces torrens enflés des décombres des montagnes, qui semblent n'annoncer que destruction & ravages ; ils accélèrent les lentes opérations du tems, & donneront plus tôt à ces monts la forme qu'ils doivent conserver toujours. Je vois la mousse préparer les sommets les plus élevés à se couvrir de plantes plus utiles, tandis que d'un autre côté la bruyere dispose à la culture des sables encore infertiles : par-tout je vois les feux des volcans s'éteindre, & les eaux, moins impétueuses, moins incertaines dans leur cours, devenir l'ornement & la richesse des campagnes qu'elles désolaient autrefois par de fréquentes inondations : & par-tout aussi je vois l'homme, attentif à profiter de ces bienfaits de la nature, avancer par ses forces & son industrie ce grand ouvrage des siècles.

Il faut convenir que cette maniere de voir s'accorde parfaitement avec l'idée que nous nous formons de cette Bonté souverainement sage qui préside à l'univers, & qui dirige tout au plus grand bien possible de ses créatures. Ce système a droit de plaire à tout partisan des *causes finales* ; & tout adorateur de Dieu croira nécessairement aux causes finales. M. de Luc déclare hautement qu'il y croit ; & tout le monde y croirait peut-être, si tous les *finalistes* avaient toujours été modestes & réservés, s'ils n'avaient jamais voulu pénétrer trop avant dans les secrets du Créateur, s'il ne leur était pas même arrivé quelquefois d'aller jusqu'à lui prescrire en quelque sorte la route qu'il devait suivre, & de dire : " Une telle chose doit être d'une telle maniere pour atteindre un tel but. Donc elle est ainsi, & ne saurait être autrement. „

Revenons. On fait quelle prodigieuse antiquité nos philosophes prétendent assigner à nos continens : des milliers de siècles ne sont pas trop à leur gré pour les amener à leur état actuel. Mais l'imperfection où ils sont encore dépose évidemment contre cette assertion téméraire. En examinant avec M. de Luc la surface de la terre, on demeurera convaincu qu'il n'y a pas si long-tems qu'elle a été découverte par les eaux.

Mais que ces continens aient été aupara-

vant sous les eaux aussi long-tems qu'on le voudra, c'est ce que nous ne voulons point nier. On répond par ce moyen à un raisonnement en faveur de leur antiquité, qu'on était tenté de croire décisif. Le voici.

Il faut un assez long tems à la lave brûlante que vomissent les volcans, pour se recouvrir d'une couche de terre fertile. Or, en comptant ces couches alternatives, on se trouve rejeté, par le calcul le plus modéré, bien au-delà de la chronologie de Moïse.

Eh ! qu'importe, si plusieurs de ces éruptions se sont faites pendant que ces volcans étaient encore sous les eaux de la mer ? Or cela se prouve aisément. On voit un grand nombre de volcans éteints, formés alternativement de couches de matieres qui ont éprouvé l'action du feu, & d'autres couches qui sont évidemment des dépôts de la mer. Neptune & Vulcain, dirait un poète, ont travaillé de concert à la formation de ces montagnes.

D'ailleurs, la surface de la lave se gerce, se cinérise, & prend l'apparence de terre végétale : les éruptions des volcans, entre lesquelles vous mettez de si longs intervalles, peuvent donc s'être suivies de très-près ; & ce que vous prenez pour une couche de terre fertile, ne sera que la surface de la lave, recouverte, peut-être un mois après, par

une nouvelle lave : car il est certain qu'anciennement les éruptions des volcans étaient beaucoup plus fréquentes que de nos jours.

Voilà donc quatre grands résultats des phénomènes , quatre grands principes établis , avec lesquels doit s'accorder , pour être vraie , toute hypothèse sur la théorie de la terre. 1°. Notre terre a été un fond de mer. 2°. La mer en a découvert à la fois toute la surface. 3°. Cette révolution a eu quelque durée. 4°. Elle n'est pas extrêmement ancienne.

Quelle sera cette révolution ? Le déluge . . . Notre terre aura donc été un fond de mer ? Oui , avant le déluge. Et c'était le fond de la mer actuelle qui servait de demeure à Adam & à ses premiers descendans . . . Et comment nos continens se sont-ils élevés ? Ce sont au contraire les anciens continens qui se sont affaîlés. Des voûtes les soutenaient ; l'eau y pénétra ; elles s'écroulèrent , & ils furent submergés. Quelque tems tout fut mer ; mais un second étage de voûtes , surchargées par le poids de l'eau , s'écroulèrent encore ; les eaux y coulèrent , & alors nos continens se découvrirent . . . Et nos montagnes ? Elles existaient déjà sous les eaux de l'ancienne mer : les sommets des plus hautes étaient des isles , dont la surface , étant alors au niveau de la mer , nourrissait les plantes qui ne croîs-

sent aujourd'hui que dans les plaines : là fut l'asyle de la végétation ; elle descendit insensiblement le long de leur pente , & s'étendit dans les vallées.

On voit assez toutes les conséquences de ce système. Au sortir de l'arche la terre n'offrit point à Noé un spectacle d'horreur & de destruction ; ce n'était qu'un désert : les corps morts , les habitations détruites , tout était enseveli loin de ses yeux sous les eaux de la mer. Le Paradis , objet de tant de vaines recherches , a pour habitans les baleines & les orques. L'olivier pouvait se trouver alors sur les montagnes de l'Arménie , où il ne croît plus aujourd'hui. Plusieurs animaux purent y trouver un refuge. . . Et qui empêcherait , s'il le fallait , de croire que des créatures humaines de la race d'Adam , jetées par quelque événement dont la mémoire ne s'est pas conservée , dans quelque une de ces isles , sur le sommet des Cordilières , par exemple , n'ayant aucune part aux désordres & à la corruption des peuples continentaux , furent à l'abri de ce désastre ?

On voit comment ces eaux vengeresses , qui submergerent la terre , parurent à ses habitans sortir d'un grand abyme souterrain : on comprend quelles pluies abondantes durent résulter d'une semblable révolution : la position de la terre sur son axe put changer

par l'effet de ce transport des eaux : ce ne fut plus le même climat. Quelques espèces d'animaux & de plantes périrent peut-être , & la vie des hommes devint naturellement plus courte.

Ce système a quelque chose de singulier au premier coup-d'œil. D'ailleurs, comme l'observe M. de Luc, un système qui s'accorde en tout point avec la Genèse, n'est guere fait pour réussir aujourd'hui.

Remarquons pourtant en sa faveur qu'il n'est démenti par aucun phénomène, qu'au contraire il rend raison de tous les phénomènes essentiels, qu'à mesure qu'on le médite & qu'on le compare avec les faits, il devient de plus en plus vraisemblable : il semble même, comme on a pu le voir, qu'on y soit naturellement conduit par les conséquences générales qui résultent des observations. Il perd beaucoup à être présenté comme je suis forcé de le présenter ici. Mais lorsqu'après avoir considéré patiemment pendant cinq gros volumes les faits sous toutes leurs faces, après avoir vu qu'ils conduisent tous aux mêmes résultats généraux, après se les être rendus bien familiers, après s'être convaincu par un examen approfondi de tous les systèmes qu'ils s'accordent mal avec la nature & ne l'expliquent point; lors, dis-je, qu'à la suite de tout cela on trouve un

système qui explique tout & que rien ne contredit, le premier aspect en fût-il bizarre, on se sent disposé à l'admettre.

Et pour moi, n'était que mon imagination ne peut se familiariser avec ce premier monde travaillé à jour, & avec ces deux étages de voûtes qui s'écroulent successivement, je n'aurais aucune objection contre le système de M. de Luc. Et encore, s'il fallait absolument en adopter un, celui-ci, malgré ses voûtes, me paraîtrait préférable à tous les autres. Voilà ce que j'en pense en philosophie; examinons-le maintenant aussi sous sa face théologique.

En parlant des habitans corrompus du premier monde, Dieu dit dans la Genèse : *Je les détruirai AVEC LA TERRE*. Ce passage a frappé M. de Luc; il y voit tout son système. Je ne l'y vois pas. Dans le style de l'Écriture, la terre aura été *détruite* par les eaux du déluge, lors même qu'elle sera redevenue ensuite habitable. Il ne faut pas presser si fort une expression : c'est le défaut qu'on a reproché à la plupart des théologiens; un philosophe doit s'en préserver.

Le système que j'examine a sans doute de grands avantages en théologie : il résout diverses difficultés; il éclaire bien des choses. Mais je ne trouve pas dans la Genèse un mot qui l'indique. Je vois au contraire que Moïse

(dans les vers. 11, 12, 13 & 14 du onzième chapitre) parle des fleuves du Paradis, comme de fleuves encore existans, puisqu'il nomme les pays qu'ils traversent, & dit même que dans l'un de ces pays se trouve de bon or & des pierres précieuses. L'historien sacré est-il donc trompé par la ressemblance des noms? . . . Il est clair au moins que notre philosophe croit comprendre mieux que ne le comprenait Moïse en les rapportant, ce que signifient ces paroles de Dieu : " Je les détruirai avec la terre. „ Quelques théologiens irascibles s'en fâcheront ; quelques autres n'auront pas le droit de s'en fâcher. Un chrétien éclairé pourra trouver, ce me semble, que ce n'est pas dans la Bible qu'il faut chercher une base & des appuis à de semblables systèmes. Je puis souhaiter que celui-ci soit vrai, parce qu'à bien des égards il s'accorde avec l'Écriture, & qu'à d'autres je vois des moyens de conciliation : mais je souhaite aussi qu'on ne vienne jamais à confondre tellement avec la révélation un système de philosophie quelconque, que, s'il était démontré faux, il l'entraînât dans sa ruine. . . Non, ce n'est pas par le texte de la Genèse qu'il faut prouver le système de M. de Luc ; & ce n'est pas non plus par le système de M. de Luc qu'il faut prouver la vérité du récit de Moïse. La religion & la

philosophie se sont de tout tems si mal trouvées l'une & l'autre de cet alliage , que je suis d'avis qu'elles restent désormais chacune à part ; elles ne s'en accorderont que mieux. Car alors , par différentes routes , elles arriveront enfin au même but ; seulement la philosophie y parviendra - t - elle plus tard , par un chemin long & embarrassé , après bien des détours & quelques écarts : mais elles se rencontreront enfin. Au lieu que , si elles veulent faire route ensemble , elles ne feront que se détourner chacune du chemin qu'elles devaient suivre , & prendront une autre route qui ne les conduira jamais au but.

Pendant que j'en suis à la théologie , traitons encore une autre question qui est de son ressort.

Il faut à M. de Luc , pour arranger notre terre sous les eaux de la mer , un intervalle entre la création & le déluge bien plus considérable que celui dont il est fait mention dans la Genèse : où le trouvera-t-il ? Dans les six jours de la création.

Ces six jours sont six époques d'une durée inégale , indéterminée , dont chacun renfermera , si vous voulez , des milliers de siècles. Ainsi le tems ne nous manquera pas. Les animaux terrestres ont été créés au commencement du sixieme jour , & l'homme à la fin : qui fait combien de siècles avant

l'homme ils habitaient la terre ? Aussi dans ces amas d'ossements qui embarrassent si fort nos naturalistes, vous ne voyez que des os d'animaux; il ne s'en trouve point d'hommes.

Je fais que plusieurs théologiens se permettent de prolonger ainsi à volonté l'ouvrage des six jours; mais je ne saurais être de leur avis. Je comprends qu'ils peuvent rendre raison de l'institution du sabbath: on célèbre le septieme jour, parce qu'on est dans la septieme époque de la durée du monde. Soit: mais cela est pourtant un peu contraint. Et puis, comment marquer plus précisément la durée fixe & déterminée d'un jour que ne le fait Moïse? *Ainsi fut le soir; ainsi fut le matin.* Si on trouve là des révolutions de siècles, on prête à Moïse un langage bien étrange, sur-tout pour un historien.

Mais, dira-t-on, avant le quatrieme jour il n'y avait ni matin ni soir, puisqu'il n'y avait point de soleil. . . Eh! qui vous dit qu'il n'y eût point de soleil? Moïse. C'est ce que nous allons voir. Mais en attendant, convenez que, s'il y avait un soleil & que la terre tournât autour de lui, quelque'épaisses, quelque'impénétrables à la lumière que fussent les ténèbres qui la couvraient, il y avait matin & soir.

Voyez aussi que votre explication de Moïse
laisse

laisse subsister dans toute leur force une foule d'objections. La terre créée avant le soleil, les étoiles créées, comme par surabondance, à la fin du quatrième jour, n'en sont pas moins embarrassantes. Si donc une autre explication plus simple, conforme au génie & au style de l'Écriture, leve toutes ces difficultés & donne un tems aussi long qu'on le veut, sans prolonger si prodigieusement ces six jours composés d'un matin & d'un soir, comme les nôtres, on lui doit certainement la préférence. Or cette explication a déjà été proposée.

Au commencement Dieu créa les cieux & la terre. Voilà la création générale & primitive de la terre, de son soleil, de sa lune, & de tous les astres du ciel. *Et la terre était ou était devenue*, car le mot hébreu *hajah* peut également avoir l'un & l'autre de ces deux sens, *informe & vuide*. Entre ce verset & le précédent on peut placer, si l'on veut, des milliers & des millions de siècles; on peut les remplir comme on voudra: car Moïse n'en dit pas un mot. Cela étant, pourquoi les six jours ne seraient-ils pas simplement des jours, des jours de vingt-quatre heures? Ils ne sont que le récit d'une seconde création; nous n'y voyons que les apparences de cette seconde création, que ce qu'en aurait vu un spectateur placé sur la

terre : le jour de la création du soleil , de la lune & des étoiles , c'eût été pour lui le jour où les ténèbres , dissipées & vaincues par l'éclat de la lumière , lui auraient , pour la première fois , permis d'apercevoir ces astres. Ils furent créés ce jour-là , comme le soleil s'arrêta sur Gabaon , & la lune sur Ajalon.

Tout ce qu'on pourrait objecter , c'est que , depuis le second verset jusqu'à la fin du chapitre , Moïse ne fait qu'une espèce de commentaire du premier verset , & explique au long , raconte en détail ce qu'il avait dit en deux mots.

Mais cela ne paraîtra pas vraisemblable à ceux qui savent lire. Le seul mot & lie le second verset au premier par une sorte de dépendance , par une succession d'idées qui indique une succession de tems.

Je fais que cette explication ne satisfera pas plus qu'une autre les incrédules qui ont résolu de trouver la Genèse absurde , & qui en conséquence n'écoutent plus rien. . . Qu'y a-t-il entre nous & eux ? Je ne leur envie pas plus leurs ingénieuses plaisanteries que leur consolant système : j'écris pour ceux qui examinent avant de plaisanter d'un ton décisif , & je ne vois pas ce qu'ils pourraient objecter à mon explication.

En me chargeant de rédiger ce Journal , j'avais résolu de me taire toujours sur la

religion , à cause de trois intraitables especes : les demi-chrétiens plus superstitieux que religieux , les théologiens & les incrédules. Mais il est bien difficile de ne jamais rien dire de ce qui nous occupe le plus. Ce n'est pas la premiere fois , ce ne sera peut-être pas la derniere qu'il m'échappera de dire ma pensée , au hasard d'irriter contre moi ces trois redoutables classes de lecteurs.

J'ai quelque envie , en finissant , de rapprocher le système de M. de Luc de celui de M. de Saussure , autant qu'il m'est connu. Ce rapprochement fera peut-être intéressant.

Les deux naturalistes de Geneve s'accordent à reconnaître que notre terre a été pendant long-tems un fond de mer , & qu'elle a été découverte par quelque grande révolution : mais je ne prévois pas que dans le système de M. de Saussure le déluge soit cette révolution ; il me paraît au contraire supposer une *débacle* , un bouleversement total : & je crains aussi qu'il n'assigne à cet événement une antiquité beaucoup plus reculée.

Une chose très-remarquable , c'est que M. de Luc , ayant occasion dans son livre de parler en passant de la vallée du lac de Geneve , se rencontre avec M. de Saussure , & sans entrer dans un aussi grand détail de circonstances & de preuves , paraît avoir les mêmes idées sur la maniere dont s'est formée cette

vallée , ainsi que toutes les autres vallées de montagnes.

Mais en même tems on voit qu'il envisage cette explication particuliere comme absolument étrangere au systême général de la théorie de la terre. On se rappellera que j'en avais porté le même jugement, & on voudra bien me pardonner le petit amour-propre d'en faire ici la remarque.

M. de Saussure veut qu'on observe les montagnes , & il a raison : mais ne se ferait-il point aussi trop concentré dans l'étude des montagnes ? Pour faire un systême satisfaisant , s'il faut avoir parcouru en observateur les Alpes & le Jura , il n'est peut-être pas moins nécessaire d'avoir vu & revu avec application les pays de plaines , les bruyeres sablonneuses , les terrains marécageux , les tourbieres , les atterrissemens , les dunes & les digues de la Hollande : car c'est de tout cet ensemble qu'il s'agit.

A un égard M. de Saussure va plus loin que M. de Luc : il prétend expliquer la formation des montagnes primordiales , & M. de Luc avoue qu'il ne la comprend pas , sans désespérer pourtant qu'un autre soit plus heureux ou plus habile que lui.

Quant au style , c'est un petit accessoire dans de semblables discussions : mais celui de M. de Luc , quoiqu'embarrassé & diffus ,

me paraît être plus convenable au sujet. On sent trop quelquefois qu'il veut être lu & compris par les personnes les moins instruites ; mais il semble que M. de Saussure cherche même à leur plaire.

Les lecteurs de M. de Luc lui sauront encore gré de leur avoir dit à la fois tout ce qu'il avait à leur dire ; de ne pas s'en tenir à jeter quelques pierres d'attente & d'élever l'édifice entier de son système , sans faire languir leur curiosité.

Mais je m'apperçois que je prends un ton de juge arbitre , qu'il n'appartient qu'au public de prendre , & qui ne me convient point du tout : laissons-le prononcer , & ne faisons que notre office de rapporteur. C.





S E C O N D E P A R T I E.

PIECES FUGITIVES.

- I. *Nouveau prospectus de la Description des arts & métiers, commencée à Paris in-folio avec figures, & réimprimée in-4°, avec des notes & additions considérables, à Neuchatel, aux dépens de la Société Typographique.*

ON convient généralement que l'un des projets les plus grands & les plus utiles que l'on ait formés depuis l'invention de l'imprimerie, est celui de donner des descriptions exactes des arts mécaniques qui servent à nos besoins, à nos commodités ou à nos plaisirs. Un travail de ce genre intéresse l'ouvrier, l'artisan, le fabricant, l'homme riche & curieux, le philosophe. Aussi l'académie des sciences de Paris, qui s'en est occupée la première, a-t-elle obtenu les justes applaudissemens de l'Europe éclairée. Mais comme les mêmes arts ont atteint plus ou moins de perfection chez les divers peuples, ce corps respectable & célèbre à tant de titres n'a pu se dispenser d'inviter les savans étrangers à

concourir au succès de ses vues , en faisant de cette importante matière l'objet de leurs recherches ; & cette invitation n'a pas été infructueuse. Plusieurs philosophes , jaloux de partager la gloire attachée à tout ce qui est utile , commencèrent à observer les détails des arts mécaniques. L'un de ceux qui s'en occupèrent avec le plus de zèle , fut M. le professeur Bertrand , membre de plusieurs académies , & chargé avec quelques autres gens de lettres de diriger la Société Typographique de Neuchatel en Suisse. Les descriptions des arts , composées par divers membres de l'académie , se publiaient successivement à Paris en cahiers in - folio. Il examina attentivement ceux qui avaient déjà paru , & s'assura ,

1°. Qu'ils ne contenaient que les procédés des arts connus en France , sans faire mention de ceux qui sont suivis dans d'autres pays ; ce qui excluait des termes de comparaison essentiels pour leurs progrès.

2°. Que les membres de l'académie , chargés de ce travail , ne suivaient pas un plan général , & décrivaient les arts sans avoir égard à l'analogie qu'ils ont entr'eux.

3°. Enfin , que ces cahiers s'imprimaient avec une magnificence qui , en les élevant à un prix très-haut , nuisait nécessairement à

la diffémiation des lumieres que l'académie s'était proposé de répandre.

M. Bertrand crut donc servir le public , en travaillant à remédier à ces trois imperfections. Il présenta ses vues dans un prospectus raisonné, & annonça le dessein qu'il avait formé de publier une nouvelle édition in-4°. des cahiers des arts de Paris , dont le texte ferait conservé en entier , en y ajoutant ce que des savans distingués avaient écrit d'utile & d'intéressant en Allemagne & ailleurs sur les mêmes objets , & en se permettant quelques doutes sur certaines opinions des auteurs de ces descriptions. Il est résulté de ce travail un très-grand nombre de notes , & même de morceaux neufs qui , par leur importance , méritaient d'être ajoutés au texte. De plus , M. Bertrand a rassemblé & rapproché dans un même volume les arts analogues , autant qu'il l'a pu , obligé , comme il l'était , de suivre la marche des cahiers in-fol. Enfin , comme son plan exigeait la plus grande économie , sans nuire cependant au mérite de l'exécution typographique , il a choisi un format moins dispendieux , au moyen duquel cet ouvrage peut servir à compléter la nouvelle Encyclopédie in - 4°. de Pellet , en trente-neuf volumes , dont on a retranché les planches relatives aux arts mécaniques , avec leurs explica-

tions. Il a cherché à rendre les volumes égaux quant à la grosseur , ce qui n'empêche point que chaque art ne puisse être détaché des autres , & s'est appliqué sur-tout à diminuer le nombre des gravures , si multipliées dans les cahiers in - folio , en retranchant les figures manifestement inutiles ou répétées , & en rassemblant dans un beaucoup plus petit nombre de planches , mais sans y introduire la confusion , toutes celles qui sont nécessaires , constamment assujetties à des échelles exactes : réduction qui a donné lieu à une énorme disproportion entre le prix des cahiers de Paris & celui de l'édition dont il s'agit , comme on pourra s'en assurer en jetant les yeux sur le tableau de comparaison qui suit.

Cet exposé succint du travail entrepris par M. Bertrand , suffit pour en faire connaître le mérite. Aussi le continue - t - il avec assiduité , soutenu & encouragé par la protection distinguée qu'il a obtenue de plusieurs souverains de l'Europe. Soixante-deux cahiers des arts in - folio se trouvent rassemblés & réimprimés en entier dans les douze premiers volumes de l'édition in - 4° , avec des augmentations très - considérables , & dont plusieurs ont été fournies à M. Bertrand par les auteurs même des descriptions , après la publication de leur premier travail ; &

l'on se propose d'accélérer celui des volumes suivans , de manière à pouvoir épuiser dans le courant de l'année prochaine tous les cahiers qui ont paru jusqu'à présent. Au reste , l'on peut s'assurer que l'exécution typographique ne laisse rien à désirer pour le caractère qui est le *cicero* , le papier , la correction , & les gravures qui s'exécutent à Paris.

Le prix fixé pour la souscription a été jusqu'à présent de 12 liv. de France le volume de discours , d'environ quatre-vingt feuilles , & de 4 f. chaque planche. Mais les éditeurs considérant qu'il serait plus commode & plus agréable aux abonnés que tous les volumes fussent du même prix , malgré l'inégalité du nombre des planches , & voyant l'accueil toujours plus marqué que cet ouvrage a le bonheur d'obtenir dans tous les pays , où pour favoriser un seul libraire , en proscrivant un ouvrage instructif , on n'interdit point aux amateurs & aux artistes les moyens d'acquérir à bas prix des termes de comparaison utiles , & d'atteindre au degré de perfection où l'industrie est parvenue chez d'autres peuples : ces éditeurs ont résolu de fixer le prix de chacun des volumes qu'ils publieront désormais , à 12 liv. de France , *les planches comprises* , quoiqu'il y ait des volumes qui en ont jusqu'à trente-six. Ils

céderont même sur ce pied-là tous ceux qui ont paru jusqu'ici aux personnes qui désireront de se procurer la collection entière. On verra aisément que, malgré le rabais étonnant proposé par le sieur Moutard, aujourd'hui propriétaire des cahiers in-folio, l'édition de Neuchatel, quoiqu'augmentée d'un quart au moins, coûtera à peine la moitié de l'autre.

Mais il est nécessaire d'observer encore que ces mêmes éditeurs, informés que la description de l'art du vinaigrier, travaillée par M. Demachy, auteur de celles des deux distillateurs, & munie également de l'approbation de l'académie des sciences, avait été refusée par les premiers imprimeurs des cahiers in-folio, ils ont traité avec ce habile chymiste pour l'acquisition de son manuscrit, & ont réuni dans le douzième volume cette description aux deux autres, à cause de leur analogie manifeste, en y ajoutant un grand nombre de notes tirées des ouvrages des chymistes Allemands sur les mêmes matieres. Ils en ont usé de même à l'égard de quelques autres arts, & ils ne négligeront aucune occasion d'acquérir, même à grands frais, tout ce qui dans ce genre portera le sceau de ce corps illustre de savans, afin de rendre leur collection aussi complete qu'un ouvrage de cette nature peut le devenir, &

de démontrer au public combien elle mérite peu le titre de *contrefaçon*, dont on se plaît à la qualifier. N'est-il pas évident qu'on devrait le réserver pour l'éditeur actuel des cahiers in-folio, si, pour pouvoir aller de pair avec ceux qui dirigent l'in-4°, il réimprimait dans son format les arts dont ceux-ci possèdent les manuscrits originaux?

TABLEAU des cahiers in-folio contenus dans les douze premiers volumes in-4°, avec leurs anciens prix.

I. Tome, contenant le Meûnier, le Boulanger, le Vermicelier. . .	liv.	1.
	21	10
II. Quatre sect. des Forges, & le Charbonnier.	38	6
III. Tanneur, Chamoiseur, Mégisfier, Corroyeur, Parcheminier, Hongroyeur, Maroquinier, Cuirs dorés, Cordonnier, Paulmier. .	42	
IV. Tuilier-Briquetier, Ardoisier, Couvreur, Chauffournier, Pape-tier, Cartier, Cartonier, . .	48	9
V. Les trois premières sections des Pêches, première partie, . . .	56	
VI. Serrurier, Chandelier, Charbon de terre,	53	2
VII. Drapier, Chapelier, Tapis, Ratinage, Laiton, Tonnelier, Epinglier,	60	14

D'autre part.	320	I
VIII. Indigotier , Porcelaine , Potier , de terre , Pipes , Amidon , Savon , Relieur , Colles , . . .	62	
IX. Contenant les arts relatifs à la soie , en six sections , avec l'art de la teindre ;	91	4
X. Traité des Pêches , sec. partie , premiere & seconde section , . .	34	14
XI. Suite des Pêches , sec. partie , 3 , 4 , 5 & 6e section , . . .	44	16
XII. Distillateur d'eaux fortes , Distillateur liquoriste.	33	
Total des 62 cahiers aux anciens prix.	585	15
Rabais de moitié proposé par le sieur <i>Moutard</i>	292	17
Prix des 12 vol. in-4 ^o , planches comprises.	144	
Différence.	148	17

CE tableau simple & fidele du travail de M. Bertrand & de ses associés suffit pour le rendre précieux à ceux qui protegent les arts comme à ceux qui les exercent. Aussi se ferait-on borné à le présenter aux uns & aux autres , s'il n'était pas devenu indispensable de réfuter les objections contre l'édition de Neuchatel , rassemblées dans l'avis que le sieur Moutard,

imprimeur des cahiers in-folio, vient de publier : ces objections sont au nombre de trois.

PREMIERE OBJECTION. *L'édition in-4. de Neuchatel sera toujours d'une exécution bien inférieure à celle de l'académie.* **RÉPONSE.** Jusqu'ici le public & les amateurs ont paru satisfaits de la maniere dont la premiere a été exécutée ; mais comme l'édition in-fol. en differe pour le format & le papier, on ne peut établir entr'elles aucune comparaison quant à la partie typographique.

SECONDE OBJECTION. *Cette édition ne peut être d'aucune utilité aux artistes, puisque les arts ne se séparent point, & qu'on est obligé d'acquérir la collection entière.* **RÉPONSE.** C'est ce qu'on nie formellement, & l'on offre la preuve juridique que les différens arts qui composent les volumes in-4° ont été tous imprimés de maniere que chacun d'eux peut se séparer des autres, & être broché à part avec les gravures qui lui appartiennent, & conséquemment être acquis de même. A la vérité chaque volume a la même pagination d'un bout à l'autre ; mais il est évident que cette circonstance est indifférente pour qui ne veut en avoir qu'une partie ; on doit ajouter que les éditeurs n'étant pas libraires, ils vendent en gros à ceux qui font ce commerce, qui prennent d'eux des collections entieres, & peuvent

ensuite en vendre les parties séparément , suivant que cela leur convient. Ne traitent-ils point aussi de la même manière avec le sieur Moutard ?

TROISIEME & DERNIERE OBJECTION. *L'édition de Neuchatel est bien éloignée de contenir tout ce que renferme l'édition de Paris.*

RÉPONSE. Observons d'abord que l'édition de Paris contient deux choses , le discours & les gravures ; quant au premier , l'on affirme hardiment & l'on offre preuve que l'in-4. Neuchatelois contient exactement tout le texte des cahiers correspondans , sans qu'on en ait retranché un seul mot , à la réserve d'un petit nombre de répétitions échappées aux auteurs , ce dont on a averti dans les notes. On a même porté le scrupule à cet égard , jusqu'à conserver beaucoup de détails superflus ; mais le respect pour les membres de ce corps illustre l'a emporté sur toute autre considération. Il y a plus encore ; souvent les auteurs des descriptions , ayant fait quelques nouvelles découvertes depuis la publication de leur premier travail , ils ont pris le parti , ou de les communiquer aux entrepreneurs des cahiers in-fol. qui n'ont pu faire mieux que de les imprimer dans un petit cahier à part , ou d'en envoyer le manuscrit original aux éditeurs Neuchatelois qui , dans l'un & dans l'autre de ces deux

cas , travaillant long - tems après la publication de l'in-folio , ont constamment eu soin d'intercaler toutes ces additions dans le texte primordial , chacune en son lieu : d'où il résulte avec pleine évidence que le texte de l'in-4^o, bien loin de ne contenir que celui de l'in-folio tronqué & défectueux , est au contraire plus complet & mieux arrangé que ce dernier. Mais le sieur Moutard ne pouvant nier que M. Bertrand n'y ait ajouté beaucoup de choses utiles , devait s'efforcer de trouver son texte vicieux dans un autre sens. Enfin , pour ce qui est des gravures , puisque le sieur Moutard avertit que dans la suite les commissaires de l'académie retrancheront toutes celles qui sont superflues , ce qui suppose manifestement qu'il y en a de telles dans les cahiers in-fol. déjà publiés , *lesquelles* , dit - il , *augmentent la dépense sans nécessité* ; les éditeurs Neuchatelois ne peuvent que se féliciter d'avoir pris constamment le même soin dès l'origine de leur travail , en indiquant ce qu'ils retranchaient , & leurs raisons ; & de là est résultée en grande partie l'étrange disproportion entre les prix , que l'on a vue dans ce *prospectus*.

Tels sont les trois seuls reproches que le sieur Moutard ait eu à faire au travail des éditeurs Neuchatelois : leur peu de fondement suffirait ce semble pour faire son éloge ;
mais

mais ce qui ne pourra que surprendre tout lecteur impartial, c'est la déclaration de ce libraire, portant *qu'au cas qu'il se trouve dans l'édition in-4° quelque chose d'intéressant, il suppliera l'académie de lui permettre de le publier par forme de supplément.* L'on respecte trop ce corps de savans, pour penser qu'une telle permission qui le chargerait du blâme qu'on attache à la qualité de contrefacteur, puisse jamais être accordée. M. Bertrand n'a pu se mettre à même d'ajouter tant de notes & de morceaux neufs, qu'après avoir acquis plusieurs ouvrages écrits en langues étrangères, & à l'aide d'une correspondance dispendieuse. Il a acheté à haut prix plusieurs descriptions d'arts approuvés par l'académie, il a même réussi quelquefois à combattre avec succès les opinions des premiers auteurs. Comment pourrait-il se faire que dans ce cas, & dans tout autre, ce corps illustre que toute l'Europe admire, voulût autoriser son imprimeur dans des procédés qu'il condamne lui-même chez les autres, & quels droits n'en résulterait-il pas en faveur de l'édition in-4° ? Enfin le sieur Moutard avertit le public, *que l'administration n'est point disposée à permettre l'entrée en France de l'édition in-4° de Neuchatel.* Ceci demande explication. Si ce libraire entend par ce mot le magistrat qui préside aux

affaires de ce genre de commerce, sa phrase n'est point assez énergique, puisque tout le monde sait que ce magistrat vient d'envoyer une lettre circulaire dans toutes les chambres syndicales du royaume, portant ordre d'arrêter tous les nouveaux volumes de cette édition que l'on voudrait introduire, & lui faisant par-là subir la proscription décernée contre les ouvrages qui attaquent la religion, les puissances, ou les mœurs; ce qui suppose que l'on peut interdire à la nation entière la connaissance d'un ouvrage utile, & qui n'a rien de reprehensible, tandis qu'il paraît que chaque individu serait fondé à réclamer le droit d'en acquérir un exemplaire pour son usage. Mais si le sieur Moutard entend par le mot *administration*, le tribunal chargé de veiller sur les progrès des arts & de l'industrie, on ose espérer mieux de sa sagesse & de son zèle pour le bien public, & on lui présentera avec confiance le petit nombre de considérations suivantes.

1°. Serait-ce une question problématique de savoir si la mesure des connaissances utiles peut être la matière d'un privilège exclusif, en sorte qu'un seul libraire devienne le maître de les limiter & de les apprécier?

2°. L'édition de Neuchâtel ne contient-elle rien de plus que ce qui est dans les cahiers

in-fol. & se vend-elle aussi cher ? Il semble que la réponse , qui ne peut être équivoque , devrait décider.

3°. En proscrivant l'édition in-4° l'on en peut que tomber dans une contradiction qu'un exemple va rendre sensible. On connaît l'habileté des horlogers domiciliés dans les montagnes du pays de Neuchatel. Ils ont inventé plusieurs outils inconnus ailleurs , l'art qu'ils exercent n'a pas encore été décrit ; dès qu'il sera publié , les éditeurs de Neuchatel le remettront sous presse , & ne manqueront pas d'y ajouter ce qui concerne ces outils - là. Mais leur édition étant prohibée en France , il en résultera que tandis que les ouvrages construits par ces mêmes horlogers entrent librement en France , en payant certains droits , les lumières nécessaires pour en construire de pareils seront à jamais interdites aux horlogers Français , de peur qu'il n'y eût quelque chose à perdre pour le sieur Moutard. Le public va voir incessamment la preuve de ce qu'on avance ici , dans l'art de tirer le fil de fer , qui déjà imprimé à Paris , paraîtra dans peu de l'édition de Neuchatel , & contiendra la description d'un mécanisme plus simple & plus ingénieux que celui qui est connu en France , & à l'aide duquel cet art se pratique ailleurs. En voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour réfuter

ce qu'il a plu au sieur Moutard de publier contre l'édition in-4^o des arts qui s'imprime à Neuchâtel. C'est à regret qu'on a pris un soin si désagréable ; mais encore un coup , on ne pouvait pas s'en dispenser.

II. *Morceaux choisis , tirés de l'ouvrage de*
M. DE LUC.

A V I S.

JE devrais être plus riche en piéces fugitives : c'est une espèce de subside que le rédacteur d'un Journal national semble avoir quelque droit de lever sur ceux de ses compatriotes qui sont en état de le payer , & je recevrai toujours avec reconnaissance cette contribution volontaire. Mais j'ai maintenant à me plaindre de la disette où je suis à cet égard , & j'invite à y suppléer, tous ceux qui croiront pouvoir le faire au gré du public.

J'y invite en particulier l'auteur de quelques morceaux de prose poétique que j'ai insérés dans le Journal , & le jeune auteur qui m'a envoyé des vers tirés d'un poème sur les promenades d'automne. Ce sont des auxiliaires tels que j'en souhaite.

En attendant j'ai imaginé que mes lecteurs verraient avec plaisir que je leur donnasse ici quelques morceaux choisis des ouvrages dont

j'aurais fait l'extrait : ce sera un nouveau moyen d'en exprimer tout le suc.

Voici donc trois morceaux détachés de M. de Luc, qui m'ont plu particulièrement : les deux premiers qui sont sur le même sujet, forment ensemble une espece d'églogue qui plaira, je pense, à tous les amateurs de la vie rustique & de la poésie champêtre.

Au mérite d'être bien écrit, le dernier morceau joint celui de la singularité : il est propre à faire réfléchir. Quelque jugement qu'on en porte, on le trouvera frappant, il restera dans la mémoire, & l'on sera sûrement bien-aïse de l'avoir lu.

1 & 2. *Les colons des bruyeres.*

Ce sont des cultivateurs à qui l'on accorde une certaine portion de terrain dans les bruyeres, à charge de le défricher. Il ne leur est permis ni d'agrandir leur établissement, dont un fossé forme l'enceinte, ni d'en posséder deux à la fois. Il semble qu'on ait voulu établir & conserver parmi ce nouveau peuple la médiocrité & l'égalité qui fit si longtemps le bonheur de Sparte.

1. J'AI eu le plaisir de voir creuser de nouveaux fossés dans les bruyeres : c'était pour moi comme si j'eusse vu naître de nouveaux hommes ; car sûrement ces encls en

produiront. Je remarquais sur-tout un jeune homme & une jeune femme s'employer avec zèle , l'un à approfondir la coupure , l'autre à élever le terrain sur le bord intérieur. Jamais oiseaux , fabriquans leur nid , n'ont montré plus d'allégresse. L'histoire future de ce couple & de sa postérité se peignit aussitôt à mon imagination : il me semblait voir nos premiers parens occupés des soins qui nous ont donné la vie ; & combien à quelques égards ne sommes-nous pas plus favorisés !

Mes jeunes colons n'entreprenaient de s'établir , que parce que leur famille , la communauté , leur seigneur leur avaient fourni de l'aide. La communauté avait consenti à céder cette portion de sa jouissance ; le seigneur s'était relâché de ses droits jusqu'au tems où ils cesseraient d'être onéreux. La société qui reconnaît ces différens droits , garantissait dès lors le cessionnaire de toute atteinte. Le seigneur même , pour encourager une culture qui fait son bien , avait favorisé les premiers travaux , en fournissant les moyens de les exécuter : il avait muni son nouveau colon d'instrumens d'agriculture ; il lui avait donné quelques bois à bâtir , quelques grains pour ensemençer ses terres & pour subsister jusqu'à ce que le terrain pût produire. Les familles d'où sortaient ces

rejetons les avaient aidés aussi par des plantes pour le jardin qui commençait déjà à donner un air de vie à la ferme naissante, par de jeunes arbres qui en marquaient le contour, par le secours de leur charrue qu'ils avaient prêtée, en attendant que deux jeunes poulains, qui pâturaient déjà autour de leurs nouveaux maîtres, pussent leur rendre ce service. Un peu d'argent, dot de la jeune femme, un peu que tenait le jeune homme de son père vivant, ou de sa succession, avait fourni la maisonnette de meubles simples qui lui fussent, & la métairie d'une vache & de quelques brebis; ce genre de troupeau paissait aussi non loin de là sous la garde d'une petite servante qui, partageant avec ses maîtres leur pain noir & les légumes de leur jardin, paraissait fort contente de son sort.

Voilà bien peu, & cependant c'en est assez. Bientôt sans doute la jeune femme donnera naissance au premier soutien de la famille. Sa mère ou ses voisines viendront pendant quelques jours prendre soin d'elle & de sa maison. Rien n'est si doux que de voir combien ces bonnes gens s'entr'aident. Un peu d'amour-propre de matrone, qui aime quelquefois à se faire valoir dans ces occasions, est le seul motif d'intérêt qui s'ajoute chez elle au plaisir naturel d'aider. La tâche de la

petite fervante fera augmentée ; il faudra qu'elle porte le nourrisson aux champs. Mais elle le posera souvent sur la bruyere, & il s'y fortifiera en la soulageant. En quatre ans notre premier né, une verge à la main, conduira déjà la genisse sa contemporaine ; ou bien assis auprès du berceau d'un troisieme enfant, il permettra à la fervante, devenue plus grande, de vaquer aux soins que la métairie plus peuplée exigera d'elle. Les chevaux devenus forts, laboureront les champs, charrieront le gazon : les arbres élevés feront appercevoir déjà la nouvelle plantation à une grande distance : voilà un colon en pied, une famille nouvelle existante dans le monde : voilà le but de la Providence rempli, à l'aide d'un bon gouvernement, qui est aussi un instrument en ses mains.

Mon imagination me peignit tout cela à la vue de ce jeune couple perfectionnant son enclos, comme le microscope montre à nos yeux l'état futur de la semence qui se développe. L'un & l'autre de ces secours pour notre entendement, ajoute aux premiers germes de différentes especes ce que l'observation nous a déjà appris des suites de leurs développemens. J'avais vu de nouveaux colons dans tous ces degrés de leurs progrès ; toujours contents de leur sort, toujours ani-

més par le concours de la nature, & même par les obstacles. Leur jouissance s'était arrangée suivant leur état ; leur corps s'était ployé aux divers travaux que le sol avait exigés pour produire ; ils s'étaient faits à leur habitation, quelle qu'elle fût. Douce propriété ! doux chez soi ! doux liens de la famille ! de quoi ne rendez-vous pas capable l'homme simple devenu social !

2. JAMAIS je ne suis sorti de chez un colon sans avoir l'ame contente. On trouve le même arrangement dans presque toutes ces habitations. Une grande salle d'entrée se présente : c'est la grange à battre le bled, & en même tems le magasin des récoltes. Nous voyagions parmi eux à l'approche de l'hiver ; ainsi les différens produits du terrain étaient déjà renfermés, & tout était plein autant qu'il pouvait l'être sans embarras. De chaque côté de ces granges regne une écurie, dont la crèche s'ouvre à niveau du plancher. Le bétail, familier avec ses maîtres, ne s'émeut point à l'approche d'un homme ; il tend la tête pour recevoir une poignée de foin, ou même une caresse. Il est donc caressé.

Une telle avenue annonce ce que l'on trouve ensuite. Elle communique immédiatement avec une cuisine assez grande, piece principale de la demeure du colon. C'est là

qu'il étale son luxe , des ustensiles propres , & des provisions de diverses especes suspendues de toutes parts. Les poules, les pigeons, les chiens , les chats l'habitent en commun avec les maîtres ; tout y vit , tout y marque même par son embonpoint l'aisance de la maison. Un bon feu dans cette saison est l'attrait commun qui les rassemble ; & chaque animal profite de plus à son tour de ce que les principaux habitans rebutent ou veulent bien lui abandonner. Ils sont là en trop grand nombre pour être tous maîtres ; il y a sûrement des valets & des servantes ; mais je ne les distingue pas d'abord. Une longue table est couverte d'une nappe fort blanche ; des assiettes & des écuelles de terre regnent tout autour ; un grand pot est sur le feu , qui va bientôt nourrir également toute la famille.

Mais quelqu'un s'avance pour s'informer de ce que je veux. Voilà certainement le maître & la maîtresse , dis-je en moi-même ; c'est leur droit de savoir les premiers ce qui se passe dans leur maison. Que pourrais-je leur dire , ne sachant pas leur langue ? [*a*] Je fais tant de signes que je puis , m'aidant de quelques mots de salutation amicale ,

[*a*] C'était en Allemagne ; & M. de Luc sait très-peu d'allemand.

pour leur faire comprendre que je n'entre chez eux que pour le plaisir de les visiter. Ils me font aussi-tôt la bien-venue , m'offrent une chaise auprès de leur feu : mais sur le signe que je fais en m'avancant avec curiosité , que je ne veux que parcourir leur demeure , ils sourient & me satisfont. Je vais par-tout , précédé du maître ou de la maîtresse ; & par-tout , me transformant en paysan , je vois qu'il est l'homme le mieux pourvu pour son besoin. Il faudrait qu'il cédât bien peu au penchant de la nature , pour que , tenant notre vie en ses mains , il ne vécût pas commodément le premier. En entrant je vois une ample provision de légumes ; les vaches & les poules jouissaient de leurs débris. Je desirais d'en voir la source. On me conduit dans un jardin , où rien de rare ne se trouve , mais où le commun , l'essentiel à la vie , abonde & promet de durer tout l'hiver. Ce sont des choux de toutes couleurs , portés sur de hautes tiges , des raves & des carottes à foison , & vingt sortes d'herbes que l'hiver épargne , & qui sont là sous la main de la bonne ménagère , pour varier ses apprêts. Est-ce pour moi l'heure de prendre un repas ? Je suis admis à participer au leur sans cérémonie , & je n'y regrette aucun festin. Il faut manger les choses simples chez les gens simples ; c'est là qu'elles ont leur

faveur naturelle, qui souvent est une agréable nouveauté. Les légumes d'ailleurs qui croissent dans ces sables, ont une faveur exquise : on le fait bien dans les villes ; & le luxe fait souvent venir de fort loin ce qui fait le mets ordinaire des plus simples colons. En un mot, tout sent l'aisance champêtre ; & l'aspect de ces bonnes gens ne dément pas ce que leurs alentours me disent de leur bonheur.

Ils ne demeurent point oisifs dans leurs retraites. La gelée, la neige, & en général le repos de végétation leur donnant du loisir chez eux, ils s'y occupent à filer le lin ou le chanvre qu'ils ont recueilli.

3. *Le charbonnier.*

LES charbonniers sont une espèce de solitaires qui nous montrent ce que peut l'habitude, ou plutôt (car souvent on s'y trompe) comment, par la variété des penchans, les hommes se trient continuellement d'eux-mêmes, & vont où les divers besoins de la société les appellent. Je ne voudrais pas sans doute être charbonnier ; cependant je vois que le charbonnier est un homme heureux : car il est serein, tranquille, & s'acquitte journellement de son travail sans ennui presque jusqu'à la fin de sa vie. Cet homme, accompagné d'un aide & d'un apprentif, va

s'établir dans le bois qu'il doit réduire en charbon. Il y construit une petite cabane, où son lit fait son siège, & où sa table n'est qu'un bout de planche posé sur quatre pieux. Il y porte du pain, du fromage & quelques piéces de porc fumé. Il est le maître; son aide & son apprentif le regardent avec respect, & ne prétendent point à jouir comme lui des douceurs de la vie. Leur nourriture est du pain, & ils boivent l'eau de la fontaine voisine. Le maître en fait autant; mais il donne un peu d'apprêt à son pain : ce qu'il fait faire de vingt manières, avec l'eau seule & le sel, par le moyen du feu. De tems en tems il y joint un peu de fromage, ou de beurre, ou un œuf, ou bien il étuve un peu de porc; & il substitue à son eau de la bière. "Voilà ce que c'est que d'être maître, se dit l'apprentif qui tâte bien rarement de cette bonne-chère; mais je serai maître à mon tour. „ C'est la pitance qu'il mange avec son pain.

Le soir vient, & l'on se repose. Le maître s'empare de la meilleure place du lit; c'est de la feuillée & quelqu'espece de couverture étendue sur une planche. L'aide se met vers les pieds, & l'apprentif se glisse dessous, en se disant peut-être encore: "voilà ce que c'est que d'être maître. . . Mais je le serai à mon tour . . . „ & il s'endort, & dort mieux

que son maître , à qui il abandonne le soir de le réveiller. Le maître y songe sans dispute ; il fait que ce sera son profit.

Ce sont les comparaisons qui le plus souvent tuent le bonheur : sans elles on pourrait le trouver par-tout. Le charbonnier n'en fait point : il a choisi ce genre de vie ; apparemment parce qu'il ne s'est pas senti grand penchant à causer , ou que son aide & son apprentif lui fussent pour cela , d'autant plus qu'il a toujours raison avec eux. L'apprentif qui débute s'y plaira , ou ne s'y plaira pas. S'il s'y plaît , voilà sa vocation déterminée : s'il ne s'y plaît pas , il cherchera lui-même quelque autre vocation ; ou bien il fera mal , & son maître le renverra pour qu'il se voue à autre chose. Et ce parti sera bientôt pris : il n'exige pas tant de façon que l'église , la robe ou l'épée ; l'homme de cet état a bientôt trouvé à se placer. Il y a bien plus de compensation qu'on ne pense communément entre les différens états de la vie.

III. *Des avantages de la versification latine sur la nôtre.*

J'AI renvoyé aux pièces fugitives la démonstration d'une chose que j'ai avancée dans l'extrait du Poème sur les éclipses ; c'est

que M. Delille lui-même , avec tout son art & toute son application , ne saurait préserver ses vers d'une monotonie qui les rend nécessairement inférieurs à ceux de Virgile , dont la cadence est si harmonieusement variée.

Je vais le prouver à l'œil , même à ceux qui ne savent pas le latin , s'ils ont par hasard la curiosité de jeter les yeux sur cet article.

Pour cela , je n'ai qu'à transcrire ici quelques vers de Virgile , en finissant toujours la ligne avec le sens , que ce soit au premier , au second , ou à l'avant-dernier mot du vers. On verra combien il y a de variété dans le rythme.

Je transcrirai ensuite de la même manière la traduction de M. Delille , & on ne verra que des phrases presque toutes égales entre elles. Des repos très-marqués reviendront toujours se placer symétriquement au bout du même nombre de syllabes : rien de plus monotone.

Au reste , ce n'est pas à M. Delille que j'intente ce procès ; mais à notre langue & à notre poésie.

Prenons pour exemple la fameuse description de l'orage dans le premier livre des Géorgiques.

Sæpe etiam immensum cælo venit agmen aquarum,

*Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes :*

*ruit arduus aether ,
Et pluvia ingenti sata lata boumque labores
Diluit :*

implentur fossæ ; Et cava flumina crescunt
Cum sonitu ,
fervetque fretis spirantibus æquor.

*Ipse pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra :
quo maxima motu*

*Terra tremit ;
fugere fera , ♀ mortalia corda*

Per gentes humilis stravit pavor.
Ille flagranti

*Aut Athon, aut Rhodopen, aut alta Ceraunica telo
Dejicit :
 ingeminant austris, & densissimus imber.*

Nunc nemora ingenti vento, nunc littora plangunt.

Voilà Virgile , & l'harmonie de ses vers ne saurait être plus variée : à peine trouverez-vous dans tout ce morceau deux *incises* d'égale longueur : une telle poésie ne fatiguera jamais l'oreille. Voyons s'il en est de même de son traducteur.

Tantôt un sombre amas d'effroyables nuages

S'ouvre

S'ouvre ,
 & soudain s'épanche en d'immenses orages.
 Le ciel se fond en eaux ;
 les grains sont inondés ;
 Les fossés sont remplis ,
 les fleuves débordés :
 Les torrens bondissans . . . précipitent leur onde ,
 Et des mers en courroux . . . le noir abyme gronde.
 Dans cette nuit affreuse . . . environné d'éclairs ,
 Le roi des dieux . . . s'affied sur le trône des airs :
 La terre tremble au loin...sous son maître qui tonne.
 Les animaux ont fui ;
 l'homme éperdu frissonne ;
 L'univers ébranlé s'épouvante ! . . .
 Le dieu . . .
 De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu.
 L'air vomit tous ses flots ;
 tous les vents se confondent ;
 La rive au loin gémit ,
 & les bois lui répondent.

Voilà de très-beaux vers pour des vers
 français : presque toutes les syllabes en sont
 sonores ; toutes les rimes en satisfont l'oreille ;
 ce sont ou des nasales , ou des pluriels , ou
 des diphtongues. Mais ces vers peuvent-ils
 soutenir la comparaison de ceux de Virgile ?

Je ne dis rien du retour fastidieux des *le* ,

la, les, qui reviennent sans cesse & recommencent plusieurs hémistiches de suite ; ces mots parasites sont le fléau de notre poésie descriptive. Je ne dis rien de l'uniformité des tournures. Je n'oppose point l'emphase de nos expressions poétiques à la simplicité & à la force du latin. Je ne veux parler que de l'harmonie.

Que nos vers français sont monotones à côté des vers latins ! En latin, il ne s'en trouve que quatre sur treize, où il y ait un repos bien marqué à la fin du vers : en français au contraire, il n'y en a que deux sur quatorze, où la cadence ne finisse pas avec le vers ; encore est-ce par une heureuse hardiesse du poète.

Joignez à cela le demi-repos, très-sensible à l'oreille, des hémistiches : joignez-y l'entier repos de quelques-uns, par lequel l'alexandrin se trouve, pour ainsi dire, coupé en deux vers de six syllabes.

Le ciel se fond en eaux ;
 les grains sont inondés ;
 les fossés sont remplis,
 les fleuves débordés...
 Les animaux ont fui ;
 l'homme éperdu frissonne...
 L'air vomit tous ses flots ;

tous les vents se confondent ;
la rive au loin gémit ,
& les bois lui répondent.

Ces vers ainfi découpés , quelque travaillés qu'ils soient , auront - ils jamais l'harmonie & le mouvement des vers latins ? On est tenté de demander s'ils font autre chose qu'une prose mesurée , divisée par intervalles égaux ? . . . Pour faire lire notre poésie par ceux qui connaissent la poésie grecque & latine , italienne & allemande , il ne faut rien moins que tout le mérite & tout le génie de nos grands poètes. C.

IV. *Défense de M. Bonnet.*

IL semble que M. Bonnet ne devrait pas avoir besoin de défense , & en effet il n'en a pas besoin : le public a prononcé sur le mérite de ses ouvrages , & ne reviendra pas de son jugement. Mais de tout tems il fut permis aux amateurs d'un écrivain de prendre parti pour lui , & de défendre leur goût contre une injuste critique. Quand l'abbé Desfontaines écrivit son *Racine vengé* , la réputation du poète avait - elle souffert des remarques du grammairien [a] d'Olivet ?

[a] Je m'apperçois qu'on pourrait prendre ce
F ij

Je commence par observer que si jamais auteur dut être à l'abri d'attaque, c'est M. Bonnet. Jamais il n'a attaqué personne : jamais il n'a réfuté le système d'aucun philosophe qu'avec tous les égards & les ménagemens convenables. S'il a rejeté les *molécules organiques*, s'il a démontré l'absurdité de ce système, s'il a eu plus de foi en Dieu & au sens commun qu'en M. de Buffon, n'a-t-il pas expié ce tort en rendant justice, & même hommage, aux talens supérieurs de cet écrivain ? N'est-ce pas lui qui a si bien dit qu'il était fâcheux que ce peintre sublime de la nature n'en fût pas toujours un exact & fidele dessinateur ? Il suffit donc aujourd'hui d'avoir raison contre nos impérieux philosophes pour les fâcher ! Il n'est donc plus permis d'avoir un autre avis que le leur, & de dire ses raisons !

On peut sans doute aussi ne pas être de l'avis de M. Bonnet : mais ne doit-on pas en ce cas avoir l'honnêteté de le dire sérieusement ? Et ferait-il décent d'employer un ton d'ironie contre un homme âgé, d'un carac-

mot dans un sens méprisant ; ce que je ne voudrais pas. Je l'emploie dans le sens du mot latin *grammaticus*. Si jamais cette dénomination convint exactement à un Français, c'est à l'abbé d'Olivet.

tere sérieux , & qui n'a jamais tourné personne en ridicule ? Ce ton ne serait pas souffert dans la société : est-il moins déplacé dans la littérature ? Ce qui n'est pas bon à dire n'est pas bon à imprimer.

Des plaisanteries , quelque ingénieuses qu'elles soient , sont une réponse très-peu philosophique à des raisonnemens. Dans ce genre d'escrime , un petit-maitre l'emporterait sur Locke & Newton ; sur-tout si , pour rendre la plaisanterie plus piquante , on a recours à des personnalités : arme interdite , ce me semble , en tout combat loyal , parce qu'on ne peut en parer les coups.

Un reproche à faire aux Français , avec toute leur politesse , c'est qu'en général ils manquent d'égards pour les étrangers : leurs philosophes semblent avoir choisi ouvertement pour leur devise le vers fameux qu'on appliqua d'abord à l'académie française :

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

Je me souviens d'avoir vu avec peine comment M. de Buffon tourne en ridicule le chevalier Linné , à qui l'histoire naturelle a certainement de grandes obligations : il s'en moque impitoyablement. Mais quoi ! il n'était pas Français.

M. de Luc doit s'attendre à ne pas être plus ménagé que M. Bonnet : il réfute aussi

M. de Buffon ; il parle aussi de tems en tems de foi ; il est aussi *finaliste* ; il est aussi chrétien . . . & pour comble de ridicule , le déluge est la pierre angulaire de son système sur la théorie de la terre !

Je dis tout cela à l'occasion d'une annonce de l'édition nouvelle des œuvres de M. Bonnet , qui se trouve dans le n^o. 26 du Mercure de France.

D'un bout à l'autre de cette annonce regne un ton d'ironie équivoque , qui est , je crois , ce qu'on appelle *persifflage* . . . Persiffler un Suisse ! cela n'est pas généreux ; la partie est trop inégale.

Il y a de l'esprit dans cette annonce , je l'avoue : mais c'est de l'esprit bien mal employé. L'auteur de cet article (j'ignore quel il peut être , & ne desirer point de le savoir) peut compter sur le suffrage des esprits malins & des gens frivoles qui aiment à rire : mais ce suffrage est-il bien honorable ? Est-ce pour eux qu'on écrit ? Ce n'est guère celui qui leur plaît qui obtient l'approbation des gens sérieux ; il faut choisir. Quand Voltaire s'est moqué de Mallebranche , de Leibnitz , de Buffon , s'il a amusé les uns , il a indigné les autres ; il a même indigné plusieurs de ceux qu'il a fait rire. Il en arrivera autant à ses imitateurs.

Je ne prétends point répondre en détail à

toutes les plaisanteries, bonnes ou mauvaises, du critique Français ; j'aurais trop de désavantage. Mais je rangerai sous quelques classes générales les reproches faits à M. Bonnet, & je dirai à mon tour ce que je pense à ces divers égards.

D'abord il semble, (car un des inconvéniens de l'ironie, c'est qu'on ne comprend pas toujours trop bien si l'on veut plaisanter ou non) il semble, dis-je, qu'on fasse un reproche à M. Bonnet de l'exactitude scrupuleuse, avec laquelle il a examiné les moindres objets, des vers, des pucerons, des feuilles, & du soin qu'il a de retourner ces petits objets de tous les côtés, d'en considérer toutes les faces, d'en bien voir tous les détails.

Si c'est là en effet ce qu'a voulu dire notre critique, il a très-bien fait d'envelopper ce reproche du nuage de l'ironie. Car s'il eût parlé nettement & d'un ton sérieux, personne ne l'aurait écouté ; on l'aurait trouvé ridicule. Qui s'avisa jamais de faire un crime à un observateur, à un naturaliste, à un insectologiste, de sa trop grande exactitude ? S'il nous faut des Platons & des Buffons, ne nous faut-il pas aussi des Réaumurs ? Je vois, il est vrai, que MM. de Buffon & Gueneau font assez peu de cas de Réaumur & de ses recherches, (quoiqu'il fût Fran-

çais ; mais il est mort , & n'a laissé pour disciples & pour successeurs que des étrangers.) On sent combien ils le voient au-dessous d'eux. Je veux bien qu'il ne leur soit pas comparable : mais n'est-ce pas les observateurs en détail qui posent les fondemens sur lesquels s'élève l'édifice construit par le génie ? Sans les travaux obscurs de ces hommes laborieux , cet édifice , quelque hardi qu'il soit , quelque majestueusement tracé qu'en puisse être le plan , n'aura jamais de solidité. Est-il permis de citer ici le mot de saint Paul : *L'œil ne peut pas dire à la main , « je n'ai pas besoin de toi : » ni la tête aux pieds , « je n'ai pas besoin de vous. » Au contraire , les membres du corps les plus faibles en apparence sont les plus nécessaires ? ...* Eh , sublimes génies , souffrez qu'on observe pour vous ; vous observez si mal !

Le second reproche qu'on fait à M. Bonnet , & cela avec si peu de ménagement que tout lecteur impartial en est révolté , c'est de l'amour-propre. Il attache une très-grande importance à toutes les minuties qui le concernent ; il réclame avec soin toutes ses moindres découvertes ; cite avec complaisance tous les éloges qu'il a reçus de ses correspondans ; nomme toutes les personnes qui ont quelque part à cette édition , son libraire , son éditeur , son dessinateur , son graveur ,

comme si le public devait beaucoup s'en soucier : en parlant du *moi* des polypes , le philosophe n'a garde d'oublier le sien , &c.

Tout cela , qu'est-ce autre chose que des personnalités ? Que M. Bonnet ait un peu plus ou un peu moins d'amour-propre , c'est une question tout-à-fait étrangère au mérite de ses ouvrages : un journaliste n'a pas charge d'y veiller. Peut-être s'il était question d'un jeune écrivain qui , dans ses premiers essais , annonçât un ton de prétentions , peut-être un journaliste devrait-il alors l'en avertir honnêtement au nom du public. Mais le cas est bien différent.

Au reste , en littérature comme dans la société , l'accusation d'amour-propre est une de ces imputations *banales* qu'on peut faire à chacun , à laquelle on ne fait que répondre , & qu'il est toujours plus aisé de rétorquer que de réfuter.

Ce que je vois de plus clair dans cette matière , c'est que tout homme qui en accuse un autre d'amour-propre en a lui-même une bonne dose. Si jamais il existe un homme parfaitement humble , il n'aura pas de quoi s'apercevoir de l'orgueil d'autrui. Notre amour-propre est le seul instrument par le moyen duquel nous puissions le découvrir ; & c'est un microscope qui le grossit beaucoup à nos yeux. Quelqu'un trouve-t-il

donc de l'amour-propre à presque tous ceux qui l'entourent ? comptez qu'il a un excellent microscope. Je ne connais point de symptôme plus décidé , plus infallible de l'orgueil.

Je m'écarte un peu , je le fais , & ce n'est que pour avoir lieu de placer ici une petite digression , que j'ai fait mention de ce reproche qui d'ailleurs ne demande & ne mérite , selon moi , aucune réponse.

M. Bonnet a de l'amour-propre. . . Eh bien , soit ! je ne veux pas le nier. Depuis Pascal & Descartes jusqu'au moindre journaliste , quel écrivain put jamais se flatter d'en être exempt ? .

Mais M. Bonnet en a plus qu'un autre. . . Je ne vois pas cela.

Mais son amour-propre est plus désagréable que celui d'un autre. . . Oui , pour vous , critique , & pour bien d'autres peut-être : je comprends fort bien cela , & je vais même tâcher d'expliquer pourquoi.

Si quelqu'un se présente à vous avec l'habillement du siècle de Henri IV , il vous déplaira. De même , l'amour-propre de M. Bonnet n'est pas à la mode ; il est trop à l'antique : c'est un amour-propre modeste , réservé , timide : ce n'est plus l'usage.

Il faut aujourd'hui , pour que l'amour-propre réussisse , ou gourmander le public &

lui dire qu'on s'embarrasse fort peu de son approbation , comme le répète sans ceile Jean-Jacques Rousseau ; c'est la grande maniere : ou avouer sans détour la haute opinion qu'on a de ses talens , & foudroyer de mépris quiconque se permet la moindre critique , comme Voltaire & nos philosophes ; c'est la mode la plus suivie : ou enfin déguiser de son mieux ses prétentions , mais non pas sous un ton de modestie , qui n'est pas fait pour réussir ; c'est de l'esprit , de l'enjouement , de la légèreté qu'on met à la place : on ne veut pas d'un amour-propre sérieux . . . encore cette dernière espece d'amour-propre enjoué & spirituel commence-t-elle aussi , ce me semble , à passer de mode ; ce n'est que la petite maniere.

Voilà , à ce qu'il me paraît , les trois seules especes de vêtemens que l'usage moderne des Français permette à l'amour-propre. Autrement vêtu , il est mal accueilli partout , & les autres amours-propres , tout fiers d'être si bien mis , ne veulent pas le souffrir parmi eux. Celui de M. Bonnet (puisque'on veut absolument que c'en soit) n'est assurément pas fait pour réussir aujourd'hui.

Un troisième reproche qu'on fait au Leibnitz Genevois explique la mauvaise humeur que l'on a contre lui : il croit à la préexis-

tence des germes , & paraît même pencher pour le système de l'emboîtement. . . . Fort bien ; je suis sûr que s'il avait adopté le système des molécules organiques , ses observations d'insectologie seraient admirables , & qu'on ne l'accuserait pas d'amour-propre.

Mais qu'a donc de si révoltant le système de l'emboîtement ? . . . Il est effrayant pour l'imagination. J'en conviens : beaucoup moins cependant que ne le prétend l'auteur anonyme de l'extrait. Selon lui , les germes renfermés l'un dans l'autre forment une série , *dont chaque terme est à celui qui le suit immédiatement , dans la raison du corps organisé au premier germe qui en doit éclore.* Point du tout ; mais dans la raison énormément moins considérable du premier germe , non encore développé , au second germe , aussi non développé ; ce qui forme une série d'infiniment petits. L'erreur du critique est évidente & palpable.

Ce système n'est-il pas d'ailleurs le plus philosophique ? S'il n'est pas complètement démontré , s'il reste des objections auxquelles on n'a jusqu'ici pu répondre que vaguement , M. Bonnet l'a-t-il dissimulé ? Je ne crains pas d'avancer que les *Considérations sur les corps organisés* font le modèle le plus parfait que je connaisse de la manière dont un vrai philosophe doit proposer un système ,

dé la patience, de la candeur & de la modestie avec laquelle on devrait toujours discuter les problèmes si compliqués que la nature nous donne à résoudre.

Ajoutons que, si ce système n'est pas démontré, au moins la fausseté & l'absurdité des autres systèmes (de celui de M. de Buffon en particulier) est bien démontrée. Voilà précisément ce qu'on ne pardonnera pas à M. Bonnet. Quoi ! ne suffit-il donc pas à M. de Buffon de conserver la gloire, que personne ne lui conteste, d'être le premier écrivain de son siècle, le plus éloquent de nos profateurs ? Faut-il absolument croire à sa comète, à sa révolution lente des mers autour du globe, & à ses chères molécules organiques ? Cela ferait un peu dur. Haller aura beau observer, Spallanzani multiplier les expériences, Needham reconnaître l'illusion des siennes, sur lesquelles M. de Buffon appuyait son système, Bonnet ranger en bataille tous ses raisonnemens : il suffira que, sans répondre à rien, *le maître* s'opiniâtre à répéter, "*c'est moi qui ai raison*," pour que je sois condamné à dire aussi, "*c'est lui qui a raison !* „

Addictus jurare in verba magistri.

Autre crime de M. Bonnet ; il est *finaliste*. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit sur ce

sujet dans mon extrait de M. de Luc. Mais je re'everai ici une expression du critique : *finalistes téméraires* ! dit-il. Cette qualification me paraît déplacée. Lorsqu'on voit qu'une chose est, qu'y a-t-il de téméraire à tacher de découvrir pourquoi elle est ainsi ? Si l'on prétend décider au contraire, ou qu'il n'y a point de causes finales, ou que leur recherche est au-dessus de notre portée, ne fera-ce pas à cette assertion que conviendra l'épithète de *téméraire* ? Voulez-vous donc ôter aux adorateurs de Dieu la douce satisfaction de reconnaître & d'admirer dans ses ouvrages sa sagesse & sa bonté ? . . Ah, philosophes ! philosophes ! est-ce nous qui sommes les téméraires ?

L'anonyme trouve bon de se moquer aussi des discussions de M. Bonnet sur le *moi* des polypes ; question, selon lui, fort indifférente. Mais si cette question tient à celle de l'immatérialité de l'ame, est-il si ridicule de la traiter ? Il peut se trouver encore dans le monde des gens qu'elle intéresse. La métaphysique a ses partisans, quoiqu'elle ne soit pas en vogue à Paris ; & ce n'est pas uniquement pour les philosophes Parisiens qu'a écrit M. Bonnet.

Je ne fais au reste si M. Bonnet n'a point à se féliciter de cette attaque. Lorsque Voltaire tourna assez grossièrement en ridicule

son explication philosophique du dogme de la résurrection de la chair, je me rappelle avec satisfaction qu'il en était presque fier. C'est aujourd'hui le même cas.

Tout philosophe qui avec des talens & de la réputation se fait, si j'ose le dire, le défenseur de la cause de Dieu, doit s'attendre à une critique amère & aux moqueries des *philosophistes* : il doit savoir s'en honorer. Les injures des ligueurs étaient certainement honorables pour Potier.

Voilà ce que j'ai cru, à titre d'éditeur du Journal Helvétique, être obligé de dire pour la défense d'un des plus grands écrivains dont notre Suisse se glorifie... Et c'est bien moins pour sa défense que j'ai pris la plume que pour celle de la vérité. C.

V. *Détail de la dernière éruption du Vésuve* ; par M. DUCHANOY l'aîné, docteur en médecine de la cour de Naples.
Suite.

LE 8 au matin, la lave ne coulait point ; mais les explosions qui continuaient avec force, annonçaient toujours une grande fermentation intérieure. Elles furent accompagnées toute la journée de tant de fumée ; qu'il y avait constamment en l'air un gros

nuage blanchâtre , pareil à ceux qu'on voit le matin dans un jour d'été s'élever & menacer d'orage pour l'après-diné. Ceux qui régnaient d'ailleurs & qui portaient la pluie , se confondant de tems en tems avec cette fumée , ajoutaient à son épaisseur & couvraient une partie du spectacle.

Vers les six heures & demie du soir , le vent du sud-ouest souffla dans la plaine. Il était léger ; mais la direction de la fumée indiquait que le vent du sud , *il levante* , régnait au-dessus de la montagne , couverte alors par des nuages. Il en sortit une fumée plus épaisse & plus abondante qui forma une masse extraordinaire & long-tems immobile , tel qu'un gros nuage qui reste suspendu en l'air. On y distinguait cependant une grande quantité de grosses pierres qui faisaient la majeure partie de la colonne de feu qu'elle cachait , & qui en retombant roulaient de la montagne en-bas.

A la nuit tombante , les explosions se rapprocherent , devinrent plus fortes & se distinguèrent mieux. De demi-minute en demi-minute , on voyait s'élever & retomber des jets considérables de matieres embrasées ; ils suivaient dans leur chute la direction du vent : cependant quelques pierres roulaient du côté opposé , c'est-à-dire , du côté des Camaldules.

Le

Le vent de sud-ouest reprit vers les huit heures du soir. Deux heures auparavant on avait commencé à entendre le bruit des explosions : il augmenta beaucoup alors. Les habitans d'Ottajano distinguèrent un bruit continuel, accompagné d'un fort bouillonnement. La colonne de feu prit une direction droite, & sembla ne plus obéir à l'impulsion du vent. Les explosions se succédèrent de si près sur les huit heures & demie, qu'on les crut continues, & les gerbes de feu s'élevèrent à une hauteur extraordinaire. Elles avaient pour base tout le crater qui s'était ouvert. Leur forme était pyramidale ; la pointe était en-haut ; il en retombait une prodigieuse quantité de matieres embrasées, dont une partie tombait perpendiculairement sur le sommet & tout autour du pain-de-sucre, & l'autre était jetée, par le vent dans l'Atrio del Cavallo. Une fumée épaisse qui sortait en même tems de toute l'étendue du crater, réfléchissait la lumière du feu, & augmentait l'éclat du spectacle déjà très-brillant par lui-même.

Enfin vers les neuf heures & demie, le vent était un peu retourné au sud-sud-ouest sur la hauteur, tandis que l'air était immobile & tranquille dans la plaine & même jusqu'à la hauteur du Salvatore. On entendit une explosion terrible, incomparable-

ment plus forte que ne pourraient la faire les plus grosses pièces d'artillerie. Tout-à-coup il s'élança dans l'air une fumée épaisse & noire, qui portait probablement avec elle quelque portion de l'ourlet du cratère; car au feu qui la suivit immédiatement, on découvrit que la bouche s'était ouverte bien davantage, quoiqu'elle fût déjà très-grande. La colonne s'éleva en peu d'instans à une hauteur étonnante, & si considérable qu'elle parut à la plupart des spectateurs avoir trois fois la hauteur de toute la montagne, c'est-à-dire, plus de six mille pieds. Telle fut ma manière de voir. D'autres l'ont jugée beaucoup plus haute: ils se fondent sur ce qu'on a compté de vingt-six à vingt-huit pulsations d'artère, pendant le tems qu'une des grosses pierres mettait à retomber de sa partie la plus élevée dans la plaine des Cantaroni, sur laquelle pose le pain-de-sucre. Je laisse à d'autres le soin de discuter ce fait. Si la hauteur de la colonne était étonnante, sa grosseur ne l'était pas moins. En lui donnant le même diamètre qu'au cratère, elle aurait été d'à peu près deux cents pieds; je ne crois cependant pas qu'elle en eût un si considérable: ce sera une chose facile à déterminer, aussi-tôt qu'on pourra monter à la bouche & la mesurer.

La masse de fumée avait sa principale di-

rection sur Somma & sur Ottajano ; mais elle était si large & si élevée qu'elle paraissait couvrir Naples qui en est éloigné d'environ douze milles. Ceux qui le virent des côtés opposés , crurent également qu'elle menaçait leur tête ; en sorte que dans tous les environs du Vésuve & assez au loin , on s'attendait d'être à tout moment enseveli sous une pluie de cendres & de pierres ; & l'on était comme étonné de ne la pas voir tomber. Cette masse de fumée , tantôt plus évasée , tantôt plus rétrécie , tantôt plus basse d'un côté , tantôt plus haute , présentait dans tous les sens des tourbillons dont les uns plus ou moins éclairés , tant par le reflet que par les éclairs qui en partaient de tous les côtés , se mêlant à ceux qui ne l'étaient point , formaient un spectacle plus ou moins éclatant , mais d'un genre singulier , toujours varié & toujours imposant.

La colonne de feu était alors si considérable & si large , qu'on eût dit que la terre vomissait une partie de ses entrailles embrasées. Ces matieres qui retombaient tout autour en forme de pluie , en augmentaient singulièrement le volume & l'éclat. La mer même reflétant le feu très au loin , paraissait un vrai gouffre , c'était l'enfer à découvert. La lumière était si vive qu'on pouvait lire de Naples presque toutes sortes de caractères

teres. On vit se plier à son extrémité supérieure la colonne qui s'était d'abord élevée en ligne droite. Une partie suivit la direction du vent qui la porta au loin; l'autre retomba sur le Vésuve & sur l'Atrio del Cavallo, qui en furent enveloppés comme d'un voile. La montagne en un instant ne fut plus qu'un globe de feu, & disparut bientôt dans une vapeur couleur de rose qu'il est impossible de décrire. Qu'on imagine une atmosphère légère, transparente, couleur de rose, & qui va toujours en déclinant; au milieu, une montagne d'un feu rouge & vif, & dans une grande agitation; on aura peut-être un commencement de l'idée que je voudrais rendre, & que les peintres qui ont tenté de rendre cette éruption, n'ont point exprimée. Tout s'était confondu tellement, qu'on crut la montagne engloutie ou lancée dans les airs, & tout le monde fut étonné de la revoir après l'éruption.

Des foudres & des éclairs coupaient de tous les côtés & dans tous les sens la masse de fumée & la colonne de feu. On aurait dit qu'ils partaient du sein de la terre comme du haut des airs. C'était une nuée enflammée, d'où tombait une pluie de feu continue, qui menaçait de tout détruire. Des pierres grosses comme des tonneaux, d'autres plus minces & larges comme des tables

de marbre, quoiqu'elles ne s'élevassent pas à beaucoup près aussi haut que les plus petites, étaient vingt-cinq secondes à retomber dans la vallée de la Somma qui en paraissait toute comblée. Les broussailles & les bois d'Ottajano s'enflammerent tout-à-coup, soit par les pierres qui y tomberent, soit par les foudres qui partaient de tous côtés.

Il n'était pas possible que tant de feu ne causât une grande chaleur : on était étouffé à l'Hermitage, à Somma, à Ottajano, à San-Lorio, &c. Cet incendie jeta aussi tout le monde dans la consternation & bientôt dans l'épouvante. Revenu de la première surprise, on sentit les dangers que faisait courir un phénomène dont les effets allaient toujours en augmentant ; alors la populace s'abandonna à tout l'effroi dont elle est susceptible. On entendit des cris de toutes parts. Le quartier de Santa-Lucia, à Naples, parut plus effrayé qu'aucun autre de la ville. Les chemins de Refina à Castelamare, & de Portici à Naples, se trouverent tout-à-coup couverts d'habitans qui emportaient leurs enfans & ce qu'ils avaient de plus précieux. Les théâtres de cette dernière ville furent abandonnés. Les rues se remplirent de processions, de filoux, de curieux & de soldats à qui on fit prendre les armes. Une partie de la populace enfonça les portes des églises ; une

autre tenta de les voler ; une troisième courut chez M. l'archevêque demander S. Janvier, & portait des fascines pour brûler le palais épiscopal en cas de refus. Une autre partie faisait des processions ; il y en avait peut-être plus de cinquante dans la ville, chacune portant l'image du saint auquel elle avait le plus de dévotion. Le brigandage succéda bientôt à la peur. Ceux que la frayeur avait rendu dévots, arrachaient avec violence les torches des mains des domestiques qui éclairaient leurs maîtres, & ils en volaient dans les boutiques où l'on en fait commerce, pour éclairer ces processions. Cependant la procession de saint Janvier ne se fit point cette nuit-là. Le pere Roch, dominicain, qui dès long-tems est regardé comme le modérateur & l'apôtre du peuple, le persuada de la remettre : elle n'eut lieu que le mardi suivant. Enfin, on alla se coucher ; mais les troupes veillèrent toute cette nuit & les deux suivantes.

Cette terrible éruption finit tout-à-fait, non par degrés successifs, mais en peu d'instans. Elle avait duré de trente-cinq à trente-sept minutes dans toute sa vigueur ; de trente-huit à quarante elle était entièrement terminée. On revit la montagne avec à peu près les mêmes formes qu'auparavant, mais toute couverte de pierres enflammées, dont

Le feu se soutint encore une partie de la nuit. On a jugé à Naples que cette éruption n'avait duré qu'environ vingt-six minutes; mais on verra par quelques détails où je vais entrer, qu'elle ne fut pas visible en même tems partout. Ce que je viens d'en dire est un tableau général, qui est bien éloigné de rendre la grandeur, le terrible, l'éclat de la nature à ce moment. Mais ce spectacle avait été si inoui, qu'à peine eut-il cessé qu'il me parut un rêve, ainsi qu'à tous ceux qui l'ont vu, & qui en ont été les plus froids spectateurs. Je souhaite que les détails que je reprends satisfassent mes lecteurs & achevent de leur donner quelqu'idée de ce phénomène étonnant.

Un instant avant l'explosion, il sortit une grande quantité de fumée qui tenait la largeur de la montagne du sud au sud-ouest. Des habitans d'Ottajano crurent au commencement qu'elle allait se partager en deux; mais bientôt elle se réunit pour accompagner la colonne de feu jusqu'au-dessus de leur terrain, & de celui de Somma, où elle se brisa. De là la fumée s'étendit de tous les côtés, de manière qu'elle cacha une partie de l'incendie, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, selon leur position par rapport au Vésuve. Du côté de Naples, il se joignit à la fumée un de ces nuages dont l'air était

chargé, qui couvrit une partie du spectacle pendant dix à douze minutes. Je dis une partie ; car à travers ces masses on voyait monter les flammes, le feu se réfléchir & les matières embrasées retomber de tous les côtés. Les habitans de Visciano virent la colonne de feu se partager en quatre ; mais ils se tromperent, ils n'en voyaient que l'extrémité supérieure brisée par la résistance de l'air & par son propre poids ; le pied leur en était caché par les montagnes dont ils sont couverts.

Ceux qui habitent Nola & les environs, ne virent au contraire qu'une large masse de feu qui leur paraissait remplir l'Atrio & couvrir Somma & Ottajano. Quelques-uns crurent que c'était une grande lave qui se précipitait non-seulement du Vésuve, mais encore de la Somma sur les terres qui sont au-dessous. Ces observateurs étant très-éloignés du Vésuve, sous quelque aspect qu'ils examinaient la chose, ne pouvaient distinguer de la colonne les pierres enflammées qui tombaient à côté : ainsi ils attribuaient une éruption à la Somma, qui ne jette plus de feu depuis un tems immémorial.

(La suite au Journal prochain.)



VI. *Invitation aux eaux de la Brévine.*

C'EST le faible de toutes les nations, pour ainsi dire, de croire qu'il faut aller chercher au loin les remèdes propres à guérir leurs maladies. Tel, par exemple, fait venir de l'étranger des simples, tandis que son propre sol en produit de supérieurs pour le traitement du même mal. Tel voulant faire usage d'eaux minérales, ne craint point de faire un voyage de cent lieues, tandis que la nature bienfaisante lui en offre près de sa demeure de beaucoup plus efficaces.

C'est ce qui a lieu entr'autres dans nos comtés de Neuchatel & Valangin, où l'idée que l'on ne saurait guérir, ni par les médecins qui y sont établis, ni par l'usage des simples qui y croissent, ou celui des différentes sortes d'eaux minérales qui y coulent, est si fort à la mode, que l'on ne craint point de préférer un charlatan à un médecin expérimenté du pays, une plante exotique sans vertu à une naturelle & dont les effets sont beaucoup plus salutaires, les eaux inefficaces de l'étranger aux sources merveilleuses qui y jaillissent abondamment. Mais sans m'arrêter, ni à la préférence que l'on donne très-souvent mal-à-propos & aux médecins & aux remèdes étrangers, je me rapproche

de mon principal but , qui est de décrire les effets salutaires des eaux minérales de la Brévine. Je conviens qu'en vertu du fer & du vitriol qu'elles charient , on doit naturellement leur en accorder : mais il faut que ces principes y soient plus divisés , & dans une proportion plus propre à les rendre efficaces , pour produire les heureux effets dont j'ai été si souvent témoin. Il ne m'est plus possible de les taire ; & si ma plume les rend mal , elles n'en ont pas moins d'efficacité. En effet , tous les malades que j'y ai envoyés , pour obstructions provenant d'un relâchement des solides , de viscosités qui engorgeaient les petits vaisseaux des viscères , pour faiblesse de nerfs , pour jaunisse ou épanchement de bile , pour les pâles couleurs chez les femmes , pour l'hypochondrie & les affections hystériques , en un mot , pour tous les cas où il s'agissait de désobstruer les viscères & de fortifier les solides ; ces malades , dis-je , après en avoir fait usage comme il convenait , s'en sont tous très-bien trouvés , au point que quelquefois elles ont , pour ainsi dire , fait des miracles , & qu'on peut affirmer à juste titre , que dans les maladies rapportées ci-dessus , il n'y a point d'eaux minérales étrangères qui , d'après mes propres observations , aient produit des effets aussi généralement salutaires.

Si les étrangers en connaissaient le prix & les vertus, (& tôt ou tard elles seront connues pour le bien de l'humanité) ils viendraient en foule les boire sur les lieux où l'on a & où l'on perfectionnerait encore toutes les commodités nécessaires à un tel établissement. Ils n'auraient pas lieu d'être fâchés de leur voyage par les fruits salutaires qu'ils en rapporteraient. Je conseille sur-tout à mes concitoyens de profiter d'un trésor que la nature leur a ouvert au sein de leur patrie, & de ne pas perdre leur tems & leurs frais en allant chercher hors de leur pays des remèdes dont l'inefficacité est prouvée par le peu de soulagement qu'ils en éprouvent. [a]

[a] Cet avis , comme on le voit , entre de droit dans le Journal. Il semble au reste que, depuis quelques années , ces eaux , négligées pendant assez long-tems , & tombées dans une sorte de discrédit , recommencent à prendre faveur. A mesure qu'elles seront plus fréquentées , elles deviendront sans doute encore plus salubres , parce qu'on s'y amusera davantage. . . Et quoi de plus salubre que le plaisir ?





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

CONSTANTINOPLE. La cour de Russie a envoyé dans cette capitale M. de Kirschbaum, conseiller; il devait se concerter avec M. de Stachieff, sur les moyens de faire tenir à Pétersbourg le reste de la somme que la Porte devait payer à la Russie, & qui monte encore à 3000000 de piastras. Il devait encore examiner l'état de la maison de commerce de sa nation établie ici. Depuis la dernière guerre, l'impératrice a avancé des sommes considérables à cette maison, & elle veut savoir l'usage qui en a été fait.

Les difficultés qui se sont élevées entre les deux puissances relativement aux consuls, ne sont pas terminées. La Porte paraît résolue à n'en point souffrir, ni dans la Moldavie, ni dans la Valachie, puisqu'il n'est fait aucune mention de ces principautés dans le dernier traité, où il est dit simplement

que l'impératrice pourra établir dans les places d'étape un consulat sur le même pied que les autres puissances ; & comme elle desire d'en avoir un sur la mer Noire, la Porte offre celui de Sinope en Asie, qu'elle juge le plus convenable. On dit que M. Stachieff a fait passer cette réponse à sa cour par un exprès.

Deux bâtimens Anglais, destinés pour Suez, sont entrés dans la mer Rouge, & ont été forcés par les vents contraires de relâcher dans un des ports de la Haute-Egypte, où ils ont débarqué cinq personnes chargées de papiers & de lettres pour le Caire. Mais avant de pouvoir continuer leur voyage, ces personnes ont été obligées de payer trois mille patagons à Han-Bey, un des petits tyrans qui se sont emparés de la domination de ce pays. Arrivés au Caire, Ismaël, bacha de l'Egypte, en a renvoyé quatre à leurs vaisseaux, & a fait partir le cinquième pour Constantinople, avec ses dépêches & ses papiers, sous la garde d'un officier Turc. Aussitôt que les quatre premiers furent de retour, l'un des vaisseaux reprit la route de l'Inde, & l'autre celle de Gedda. Lorsque le messager fera arrivé dans cette capitale, on saura si ces bâtimens sont des vaisseaux marchands, ou simplement des aviso. Il n'est pas douteux que cette expédition ne déplaie fort à

la Porte, qui avait rigoureusement défendu l'année dernière aux Français tout commerce dans les ports de la mer Rouge, à l'exception de celui de Gedda: elle avait même refusé au chevalier Ainslie, ambassadeur de la Grande-Bretagne, la permission de faire entrer les paquebots de l'Inde à Suez. Les efforts des Anglais pour faire reprendre au commerce d'Asie son ancienne route par l'Arabie & l'Egypte, ont très-mal réussi. M. Baldwin, qui a été à la tête de ces entreprises, a disparu, laissant des dettes pour plus d'un million de piastras.

On se flattait que la peste avait entièrement cessé ses ravages; mais elle s'est de nouveau manifestée avec plus de violence, tant dans cette ville que dans les environs. Il en est mort dernièrement cinq personnes à Bujukdere; ce qui a obligé les ministres étrangers qui y font résidence, de fermer leurs hôtels.

R U S S I E.

Pétersbourg. Les barons de Wassenaar & de Heekeren-Brantzenbourg, ministres plénipotentiaires des Etats-généraux des Provinces-Unies, sont arrivés le 29 août dans cette capitale; & dès le premier septembre, ils eurent une conférence avec le comte de Panin, qui leur témoigna qu'il ne pouvait entrer en matière avec eux, avant qu'ils

eussent eu audience de S. M. & présenté leurs lettres de créance. En conséquence ils eurent leur première audience de l'impératrice le 5 dudit mois, & entamerent quelques jours après leurs conférences avec le premier ministre comte de Panin, & le vice-chancelier comte d'Osterman. A l'issue de cet entretien, ils expédierent un courrier pour la Haie, chargé, dit-on, d'ouvertures très-intéressantes, qui doivent servir à consolider de plus en plus le grand ouvrage de la neutralité armée, & en rendre les effets plus salutaires même aux puissances belligérantes.

Le 26 août, vers les huit heures du soir, il éclata un incendie dans le grand magasin de chanvre, qui fut entièrement consumé par les flammes. Le feu se communiqua sur une grande quantité de barques arrivées depuis peu, & chargées de chanvres, de cordages, d'huiles, &c. qui furent toutes réduites en cendres, ainsi que trois galiotes & un navire Hollandais, qui avait déjà à bord une partie de sa cargaison. Un vent violent faisait craindre que le feu ne prit à la bourse, & que tout le quartier de Wasiley-Ostrow n'éprouvât le même sort; mais heureusement les flammes prirent une autre direction. Elles consumerent un second magasin construit en charpente, & plus éloigné

du foyer de l'incendie que les endroits que nous venons de nommer. On évalue la perte à plus d'un million de roubles. Plusieurs personnes y ont péri, dont on ne fait pas encore le nombre; mais on craint qu'il ne soit considérable. Cet incendie a été causé par l'imprudence d'un matelot qui était entré avec de la lumière dans le magasin, & s'y était assoupi.

Le prince de Prusse fit son entrée dans cette capitale le 6 septembre, à sept heures du soir. Une foule innombrable de peuple s'était rendue sur son passage; il descendit au palais de Woronzow, où il fut reçu par les comtes de Panin, d'Osternan, & le prince Baratinski, maréchal de la cour, à la tête d'une grande suite de chambellans & de cavaliers. Le lendemain il se rendit à la cour vers le midi, accompagné d'une suite nombreuse, & fut présenté à l'impératrice dans l'appartement appelé *des Brillans*, en présence du grand-duc & de la grande-duchesse. Après-dîner, S. A. R. retourna au palais de Woronzow, pour y recevoir la visite de LL. AA. SS.

Depuis que ce prince se trouve ici, l'on cherche à lui rendre agréable le séjour de cette capitale: les fêtes se succèdent & se multiplient. Le 9, on célébra la fête du nom du grand-duc Alexandre Paulowitz, & le
lendemain

lendemain celle de saint Alexandre-Newski. S. M. I. dina ce jour en public, revêtue des marques de l'ordre de ce nom, avec les chevaliers qui en étaient décorés, parmi lesquels le prince de Prusse venait d'être reçu. Le 11, S. A. R. fut obligée de garder la chambre, étant incommodée des suites d'un coup qu'un cheval lui donna il y a quelque tems à la jambe; mais cela ne l'a point empêché d'admettre tous ceux qui ont désiré lui rendre leurs devoirs, & de recevoir de fréquentes visites du grand-duc.

S U E D E.

Stockholm. En conséquence des ordres que le roi a envoyés de Spa à Carlsron, on travaille à l'armement des vaisseaux de guerre la Louise-Ulrique, le Riksfens-Stader, le Prince Charles, la Finlande, le Prince Charles-Frédéric & le Vasa. Ces vaisseaux qui sont du premier rang, ajoutés aux quatre qui sont déjà en mer, formeront une escadre de dix vaisseaux de ligne & de six frégates. Cette nouvelle escadre avait ordre, s'il était possible de mettre à la voile avant la fin de septembre, de se joindre à celle de M. de Wagenfeld, auquel l'amiral-général a écrit de continuer sa croisière jusqu'à ce qu'il ait été joint par le nouvel armement; & afin qu'il ne soit pas dans la nécessité de rentrer pour s'approvisionner, on lui a envoyé deux

navires avec des vivres, & leurs commandans sont chargés de chercher par-tout l'escadre en cas qu'ils ne la trouvent pas mouillée dans le Sund. On a expédié en même tems des duplicatas de ces instructions à l'intendant du port de Gothembourg, & au consul-général Gloerfeld, à Helsingor, pour les remettre à M. de Wagenfeld, s'il relâchait dans l'un de ces deux ports. On a appris depuis lors qu'il avait relâché à Malmö, où il lui a été expédié l'ordre de rester jusqu'à ce qu'il ait reçu les approvisionnemens qu'on lui fait passer de Carlsron, & de remettre incessamment en mer.

P O L O G' N E.

Varsovie. La grande affaire de M. de Tyfzenhausen a pris tout d'un coup une tournure à laquelle on ne s'attendait pas, & qui fait espérer qu'elle sera bientôt terminée. On a appris qu'il s'était soumis, & avait promis au comte Rzewski, maréchal de la couronne & commissaire du roi pour la recherche de l'administration des économies royales dans le grand-duché, de retirer & annuler son manifeste, ainsi que les autres écrits qu'il a publiés.

Le 20 septembre, M. de Tyfzenhausen, au grand étonnement de tout le monde, arriva dans cette capitale, où il n'était point attendu, & fut rendre ses devoirs au roi,

qui l'accueillit avec bonté ; ce qui annonce que l'espérance de voir cette affaire bientôt terminée n'est pas chimérique.

Le tems de la diète approche ; il arrive tous les jours plusieurs magnats & nonces : on assure que le bâton de maréchal de cette assemblée nationale sera donné au comte Malachowski , grand-notaire de la couronne.

Les troupes Russes qui ont séjourné si long-tems dans la Pologne & dans la Lithuanie , & dont l'entretien coûte annuellement des sommes considérables à leur souveraine , ont reçu ordre de se tenir prêtes à retourner en Russie. On croit cependant qu'elles ne quitteront ce royaume qu'après la tenue de la diète.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'archiduc Maximilien est parti le 14 septembre pour Mergentheim , en Franconie , avec une suite de vingt-cinq personnes. Le chapitre de l'ordre Teutonique , auquel il doit assister en qualité de grand-maître , ne se tiendra que le 22 octobre ; en sorte que S. A. R. profitera de l'intervalle pour aller à Mayence , à Coblentz & à Bonn , & retourner à Mergentheim , où il doit arriver le 17.

L'empereur est parti le 25 septembre pour la Bohême , accompagné du général comte de Laschi. On ignore le tems que durera son voyage.

Francfort. On apprend de Straubing, ville située sur le Danube, à dix lieues de Munich, qu'il y a eu un incendie, dont les ravages ont été si grands & si prompts, qu'il y a eu cent maisons brûlées avant qu'on eût fait venir les pompes. Cent quarante maisons, non compris les granges & un grand nombre d'écuries, ont été la proie des flammes, & quinze personnes y ont péri dans le feu, dont les progrès n'ont pu être arrêtés, parce que la plupart des pompes employées, en attendant celles de Munich & de Ratisbonne, étaient hors de service.

Un second incendie a de même réduit en cendres la ville de Gera, située dans le cercle de Voigtland, sur les bords de l'Elster, & appartenant à la maison électorale de Saxe. De sept cents quarante-quatre édifices dont cette ville était composée, il ne subsiste plus que deux maisons de campagne, l'hôtel, quelques petites maisons situées à peu de distance de la ville, le château d'Ostenstein, appartenant aux comtes de Reufs, situé sur la montagne de Haga, & une seule maison au-dedans des murs. La perte causée par cet incendie est immense. Les habitans n'ont rien pu sauver : plusieurs d'entr'eux ont perdu la vie dans ce désastre ; mais le nombre des morts est encore inconnu.

On mande de Munich que l'électeur Pa-

latin se propose de porter à quarante mille hommes le nombre de ses troupes, & qu'en conséquence on leve des recrues tant dans le Palatinat que dans la Baviere. S. A. E. cherchant à éviter autant qu'il est possible la désertion, préfère les enfans du pays aux étrangers.

S. A. E. a aussi rendu une ordonnance, portant qu'à l'avenir aucun moine ni couvent ne pourra hériter ab intestat dans aucun cas; que toute personne qui entrera dans le cloître, ne pourra y porter plus de deux cents écus, ni recevoir de legs au-dessus de la même somme; & qu'enfin on n'admettra au noviciat personne avant l'âge de vingt ans.

E S P A G N E.

Cadix. Une lettre de Tanger du 30 août dernier contient les détails suivans. Le 29 il arriva dans cette ville Talbesidy-Mahomet-Sadity, avec un ordre du roi de Maroc, qu'il lut en présence de D. Joseph de Her rare, commandant de cette station, des alcâides, des missionnaires Espagnols, & des premières personnes du gouvernement. Cet ordre portait que S. M. Maroquine ne prenant aucune part à la guerre des Espagnols & des Anglais, ordonne à ses sujets de n'attaquer ni offenser les Espagnols, quand même ils les verraient arrêtés par les An-

glais, ou dans ses ports, ou sur terre, & permet à tout Anglais d'amarrer son vaisseau, mais sans aucune garantie. S. M. Maure défend de plus en plus à ses sujets de tirer sur aucun vaisseau Espagnol, sous peine d'encourir son indignation, & elle ordonne au contraire de les laisser agir librement; enfin que, si le consul Anglais veut s'en aller, il doit être libre de le faire. Cet ordre a été promu par un appel que le sieur Logie, consul Anglais, résidant ici, a fait au roi, & dans lequel il se plaignait en termes trop peu mesurés des procédés des Espagnols, tant dans cette baie & sur le port que sur les côtes de Maroc.

Il est arrivé à Cadix, le 17 septembre, un brigantin expédié par M. de Guichen le 30 juillet. Ce général était alors au Cap, avec vingt-huit vaisseaux de ligne; l'Expériment était resté seul à la Martinique. M. de Guichen a convoyé D. Solano, qui faisait voile pour la Havanne, jusques dans le canal, & il est arrivé au Cap le 23 juillet avec toutes les forces françaises. Le jour du départ du brigantin, deux vaisseaux de ligne & quelques frégates sortaient pour aller prendre à Port-au-Prince les bâtimens de commerce destinés pour l'Europe. M. de Guichen doit appareiller, après les avoir rassemblés, vers le 15 ou le 20 août, emmenant avec lui qua-

torze ou quinze vaisseaux de ligne, qui escortent cent cinquante navires, la plupart richement chargés. M. de la Mothe - Piquet doit revenir en Europe, pour rétablir sa santé qui est fort dérangée.

A N G L E T E R R E.

Londres. La grande flotte, sous les ordres des amiraux Darby, Digby & Rofs, est toujours retenue à Torbay par les vents contraires. Le cutter le Dreadnought, qui avait été devant Brest pour épier les mouvemens des Français, l'a rejointe, & a apporté que le 5 de ce mois il était sorti quatre vaisseaux de ligne & deux frégates, qu'il supposait avoir pris la route de Cadix; il y avait encore dans ce port six vaisseaux de ligne prêts à appareiller. Lorsque tous ces vaisseaux auront joint la flotte de Cadix, elle sera forte de cinquante-quatre vaisseaux de ligne, & nous n'en avons que trente-quatre à leur opposer. Le commandant de cette escadre n'est pas encore nommé.

Les arrêtés faits par le parlement d'Irlande le 21 août, ont fait beaucoup de bruit; on doute que l'administration y donne aucune suite, en attendant la reprise des séances; ce parti serait au moins dangereux, sur-tout après l'assemblée d'un très-grand nombre de citoyens de Dublin sur ce sujet. On avait proposé de convenir d'une association pour

ne rien importer d'Angleterre , de prier le roi de dissoudre le parlement , & de remercier le corps des volontaires qui , en se montrant les défenseurs des droits des sujets , ont été traités de séditieux par le parlement. La première & la dernière proposition ont été approuvées unanimement ; la deuxième n'a été rejetée qu'après une longue délibération.

Le roi vient de faire dans les commissions de la trésorerie & de l'amirauté quelques changemens qui n'en annoncent cependant pas un dans le système de l'administration , ainsi qu'on s'y attendait au moment de l'élection d'un nouveau parlement. Le lord North continue d'être à la tête de la commission du trésor , ou parmi les anciens membres. Les lords Westcote & Palmeston sont conservés. Les nouveaux sont sir Richard Sutton , & M. Jean Bullers, l'un des commissaires de l'amirauté. M. Charles Wolfran Cornwall a été nommé chef juge des forêts de S. M. au-delà de la Trente , & l'on croit qu'il remplira la place d'orateur des communes , sir Fletcher Norton , qui avait desservi cette place , devant être élevé à la pairie.

S. M. a rétabli aussi le bureau du commerce & des plantations , aboli par le parlement dissous , conformément au bill de M. Burke. Tous les anciens commissaires

sont rentrés , à l'exception de M. Griavelle , qui passe à l'amirauté. Le comte de Carlisle est désigné pour succéder à la vice-royauté d'Irlande. S. M. a de plus créé sept nouvelles pairies , qui ne peuvent manquer d'augmenter la prépondérance de la cour dans la chambre des pairs ; où elle est déjà très-forte.

Pendant que tous les papiers étrangers annonçaient avec emphase que la situation du lord Cornwallis dans la Caroline était des plus critiques ; qu'il était contraint d'évacuer presque tous les postes que ses troupes occupaient dans cette province , pour employer toutes ses forces à défendre la seule ville de Charles-Town ; que les habitans qui avaient prêté serment de fidélité à S. M. aussi-tôt qu'ils avaient vu le général Gates en force dans la Caroline méridionale , s'étaient joints à lui , & même que les milices de la province levées par le général Anglais après la reddition de Charles-Town , pour agir de concert avec son armée , s'étaient saisis des officiers qui les commandaient , & les avaient livrés aux Américains : on a reçu des nouvelles apportées par le capitaine Ross , aide-de-camp du lord Cornwallis , qui ont donné lieu à une gazette extraordinaire de la cour. Le général Anglais annonce aux ministres , dans une lettre datée du 20 août , que le 16 dudit mois il a remporté une vic-

toire complete sur l'armée méridionale des rebelles , commandée par le général Gates. Son armée était forte environ de quatorze cents hommes de troupes réglées , & de cinq à six cents hommes de milices , avec lesquels il a défait un corps d'environ six mille hommes. La perte des Américains doit avoir été considérable , puisqu'ils ont perdu environ huit à neuf cents hommes tués , & que le nombre des prisonniers se monte à environ mille hommes. On leur a pris cent cinquante chariots , une quantité considérable de munitions de guerre , tous les bagages & équipages de campagne , plusieurs drapeaux , sept pieces de canons de fonte , formant toute l'artillerie qu'ils avaient lors de l'action. Il dit ensuite que , craignant que le corps sous les ordres du général Sumpter ne favorisât le ralliement des troupes dispersées , il avait envoyé à sa poursuite un corps d'environ trois cents cinquante hommes , sous les ordres du lieutenant-colonel Carleton , avec ordre de l'attaquer par-tout où il le trouverait ; que cet officier exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus ; qu'il surprit l'ennemi le 18 au milieu du jour près de Catawba-pont , détruisit ou dispersa totalement son détachement consistant en sept cents hommes , dont il tua cent cinquante , lui enleva deux pieces de canons de fonte ,

trois cents prisonniers & quarante-quatre chariots. Il lui reprit cent hommes des troupes Anglaïses qui étaient tombées entre ses mains, & délivra cent cinquante miliciens attachés au gouvernement Britannique.

Cette victoire a coûté aux Anglais un capitaine, un lieutenant, deux sergens, un tambour & deux cents treize soldats, outre deux sergens & neuf soldats égarés. On a de plus enlevé à l'ennemi quatre pieces de fonte de 6, deux de 3, deux de 2, une piece de fer de 3, une de 2, & trois pierriers; vingt-deux chariots de munitions couverts, deux forges de campagne, cent soixante charges pour des pieces de 6, cinq cents vingt pour celles de 3; deux mille armes, & quatre-vingt mille cartouches de fusils.

Une seconde nouvelle aussi très-intéressante, c'est la prise de M. Henri Laurens, ci-devant président du congrès. Il était à bord du Mercury, paquebot de Philadelphie pour l'Europe, & devait passer en Hollande avec une mission des Etats-Unis. Il a été enlevé le 12 septembre par la frégate la Vestale, qui n'a mis que seize jours dans sa traversée de Saint-Jean à Darmouth, où elle déposa M. Laurens à cause du mauvais état de sa santé. Il arriva à l'amirauté le 5 octobre sur le soir. Le lord Germaine & M. Stephens, instruits de son arrivée, lui

firent dire de se rendre à la salle d'audience ; & comme il n'avait pas diné , on commanda pour lui un bon repas au café Solopien. Lord Germaine lui envoya M. Knox , son secrétaire , qui eut un entretien particulier avec lui. Ensuite le juge de paix Addington & deux messagers du roi restèrent avec lui pendant quelque tems dans la salle d'audience ; où il demeura jusqu'après son souper , qu'il fut confié à la garde de M. Scott , messager de l'amirauté , & transféré dans sa maison , où il passa la nuit sous la garde d'un sergent , de dix soldats , & d'un messager qui ne le quitta pas. Le 6 à midi , il fut mené secrètement dans un fiacre au bureau du lord Germaine , accompagné seulement de M. Addington. Le comte d'Hillsborough , les lords Stormont & Germaine , & le procureur-général s'y trouverent ; il subit un interrogatoire qui dura jusqu'à six heures du soir. Il fut alors dressé un ordre d'emprisonnement , signé par les trois secrétaires d'état , en vertu duquel il devait être mis au secret à la Tour. M. Laurens y fut conduit en effet dans un fiacre , accompagné de deux messagers ; il y arriva à sept heures , & fut remis à la garde du gouverneur. On dit qu'un des objets de sa mission en Hollande était d'emprunter 600000 liv. sterl. pour les Etats-Unis.

On assure que l'amirauté a été informée officiellement de l'arrivée de la *Résolution* & de la *Discovery* aux Orcades. Les officiers qui commandent ces vaisseaux mandent que les équipages refusent le service, & sont déterminés à ne servir que lorsqu'ils seront certains qu'ils ne seront point pressés. Ces deux vaisseaux sont ceux qui ont fait le voyage autour du monde sous les ordres du capitaine Cook.

F R A N C E.

Paris. M. Amelot se rendit chez M. de Sartine le 13 octobre, & lui demanda de la part du roi le porte-feuille & la démission de sa place. M. le marquis de Castries, lieutenant-général des armées du roi, homme d'état & de beaucoup de mérite, fort riche, grand travailleur, bon Français, & avide de gloire, est nommé secrétaire du département de la marine.

P O R T U G A L.

Lisbonne. Notre cour a enfin accédé à la neutralité des puissances du Nord, peu de tems après l'arrivée de huit vaisseaux de guerre Russes dans ce port. On dit qu'elle a donné l'ordre d'équiper quatorze vaisseaux de ligne.

S U I S S E.

Berne. Notre république vient de perdre, dans la personne de M. Jean-Frédéric Freu-

denreich , conseiller secret , un magistrat recommandable par sa douceur , son affabilité , sa droiture & son équité. Il a été remplacé par M. Charles - Albert Frisching , advoyer de Thoun.

LL. EE. ont nommé par le sort , au bailliage de Thorberg , vacant depuis la mort de M. François - Louis Ernst , M. Elisée-Jacques Gros , ci-devant lieutenant-colonel en Piémont.

L'état a encore fait la perte de M. Jean-Rodolphe Daxelhoffer , ancien trésorier du Pays-de-Vaud. Il avait été employé six fois comme député de LL. EE. à la diète de Frauenfeld. Il a été remplacé dans la charge de conseiller secret , par M. Wolfgang-Charles de Gingins , seigneur de Chevilly , Orny & Moiry , & ancien baillif de Trachswald.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Shakespear. Tome VII & VIII. Paris*,
1780. Page 3
- II. *Lettres physiques & morales sur l'histoire
de la terre & de l'homme, &c. par J. A.
DE LUC, citoyen de Geneve, &c. A la
Haie, chez Detune ; & à Paris, chez la
veuve Duchesne, 1779, 5 tomes en 6 vol.
grand in-8°.* 32

II. PARTIE. Pieces fugitives.

- I. *Nouveau prospectus de la Description des
arts & métiers, commencée à Paris in-
folio avec figures, & réimprimée in-4°,
avec des notes & additions considérables,
à Neuchatel, aux dépens de la Société
Typographique.* 54
- II. *Morceaux choisis, tirés de l'ouvrage de
M. DE LUC.* 68
- III. *Des avantages de la versification latine
sur la nôtre.* 78

IV. <i>Défense de M. Bonnet.</i>	83
V. <i>Détail de la dernière éruption du Vésuve ; par M. DUCHANOY l'ainé , docteur en médecine de la cour de Naples. Suite.</i>	95
VI. <i>Invitation aux eaux de la Brévine.</i>	105
III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.	108